John Carter Brown
Library
Brown University

A41f

86:57

par Mercier de Compiègne

see Barbier 18251

TRAITÉ

DES

TROIS IMPOSTEURS,

DES

RELIGIONS DOMINANTES

ET DU CULTE,

D'après l'analyse conforme à l'histoire :

CONTENANT

Nombre d'observations morales, analogues à celles mises à l'ordre du jour pour l'affermissement de la République, sa gloire, et l'édification des peuples de tous les pays.

ORNÉ DE TROIS GRAVURES.

A PHILADELPHIE,

Sous les auspices du général WASHINGTHON.

ET SE TROUVE

A PARIS, *chez le citoyen* Mercier, *homme de lettres, rue du Cocq Honoré, N°.* 120.

LONDON, *at M.* Miller, *libryre, Boon strect Piccadelly.*

M. DCC. XCVI.

LIBRARY

AVIS DE L'ÉDITEUR.

CITOYENS, *qu'elle est chimérique*
Cette vie des trois imposteurs !
Leur morale, mise en pratique,
Fut celle d'avides docteurs. . . .
*Défiez-*vous *de l'historique*
Qui, tracé de la main d'auteurs,
De cette secte *évangélique,*
Pleine d'absurdités, d'erreurs,
Mérite la haine publique,
Le mépris, l'oubli des censeurs
De notre congrès d'Amérique.

***

AIR PATRIOTIQUE CONNU.

Il est une divinité,
Dont je me déclare l'apôtre ;
Citoyens, c'est la liberté,
A vous permis d'en croire une autre.

***

Chacun sa façon de penser :
Juif, protestant et catholique,
Toute secte doit s'occuper
Du salut de la république.

***

Quand elle nous semble en danger,
Sacrifions fortune et vie ;
Le bonheur doit se propager,
Quand le nôtre est digne d'envie.

***

Que le turc et le siamois,
En dépit de Pitt et sa clique,
Unis avec le laponois,
Ne forment qu'une république.

***

L'humanité prêche les droits
De l'amour de l'indépendance ;
Pour subjuguer l'orgueil anglois,
Point d'armes que la patience.

***

Lui-même honteux, humilié,
Le cœur plein de fiel et de rage,
Ne pourra trouver d'allié,
Ni d'énergie dans son courage.

LE PEUPLE FRANÇAIS RECONNAIT

L'ÊTRE SUPRÊME,

L'IMMORTALITÉ DE L'AME

ET LA LIBERTÉ DES CULTES.

TRAITÉ

DES

RELIGIONS DOMINANTES.

CHAPITRE PREMIER.

De Dieu.

Cœli enarrant gloriam ejus.....

PARAG. I.

QUOIQU'IL importe à tous les hommes de connaître la vérité, très-peu jouissent de cet avantage : les uns sont incapables de la rechercher par eux-mêmes, les autres ne veulent pas s'en donner la peine. Il ne faut donc pas s'étonner si le monde est rempli d'opinions vaines, absurdes et ridicules ; rien n'est plus capable de leur donner cours que l'ignorance : c'est là l'unique source des fausses idées que l'on a de la divinité, de l'ame, des esprits, et de presque tous les autres objets qui compesent la religion. L'usage a prévalu, l'on se

contenté des préjugés de la naissance, et l'on s'en rapporte, sur les choses les plus essentielles, à des personnes intéressées, qui se font une loi de soutenir opiniâtrement les opinions reçues, et qui n'osent les détruire de peur de se détruire elles-mêmes.

PARAG. II.

Ce qui rend le mal sans remède, c'est qu'après avoir établi les fausses idées qu'on a de *Dieu*, on n'oublie rien pour engager le peuple à les croire, sans lui permettre de les examiner ; au contraire on lui donne de l'aversion pour les philosophes ou les véritables savans, de peur que la raison qu'ils enseignent ne lui fasse connaître les erreurs où il est plongé. Les partisans de ces absurdités ont si bien réussi, qu'il est dangereux de les combattre. Il importe trop à ces imposteurs que le peuple soit ignorant, pour souffrir qu'on le désabuse : ainsi, on est contraint de déguiser la vérité, ou d'abandonner l'erreur à la rage des faux savans, ames basses et intéressées.

PARAG. III.

Si le peuple pouvait comprendre en quel abyme l'ignorance le jette, il secouerait bientôt le joug d'indignes conducteurs ; car il est impossible de laisser agir la raison sans qu'elle découvre la vérité.

Ces imposteurs l'ont si bien senti, que, pour empêcher les bons effets qu'elle produirait infailliblement, ils se sont avisés de nous la peindre comme un monstre qui n'est capable d'inspirer aucun bon sentiment ; et quoiqu'ils blâment en général ceux qui sont déraisonnables, ne seraient-ils pas bien fâchés que la vérité fût écoutée ? . . . Ainsi voit-on tomber sans cesse dans des

contradictions continuelles ces ennemis jurés du bon sens : il est donc difficile de savoir ce qu'ils prétendent. S'il est vrai que la droite raison soit la seule lumière que l'homme doive suivre, et si le peuple n'est pas aussi incapable de raisonner qu'on tâche de le lui persuader, il faut que ceux qui cherchent à l'instruire s'appliquent à rectifier ses faux raisonnemens, et à détruire ses préjugés ; alors on verra ses yeux se dessiller peu-à-peu, et son esprit se convaincre de cette vérité : que Dieu n'est point tel qu'il se l'imagine.

PARAG. IV.

Pour en venir à bout, il n'est besoin ni de hautes spéculations, ni de pénétrer fort avant dans les secrets de la nature. Le bon sens suffit pour juger que *Dieu* n'est ni colère ni jaloux ; que la justice et la miséricorde sont de faux titres qu'on lui attribue : ce que les prophètes et les apôtres en ont dit ne nous apprend ni sa nature, ni son essence.

En effet, parlons sans fard, et disons la chose comme elle est ; ne faut-il pas convenir que ces docteurs n'étaient ni plus habiles, ni mieux instruits que le reste des hommes ? . . . Ce qu'ils disent de *Dieu* est si exagéré qu'il faut être imbécile pour le croire. La chose est assez claire, nous allons la rendre encore plus sensible, en examinant cette question : s'il y a preuve que les prophètes et les apôtres aient été autrement conformés que les autres hommes ? . . .

PARAG. V.

Tout le monde sait que leur naissance et les fonctions ordinaires de la vie, n'avaient rien qui les distin-

guât du reste des hommes ; ils naissaient des femmes, et ils conservaient leur vie de la même façon que nous. Quant à l'esprit, *Dieu* aimait-il plus celui des prophètes que l'instinct d'autres hommes ? . . . Se communiquait-il à eux d'une façon toute particulière ? . . . On le croit d'aussi bonne foi que si la chose était prouvée ; et, sans considérer la ressemblance et la même origine, on prétend qu'ils étaient d'une trempe extraordinaire, et choisis par la divinité pour annoncer ses oracles. Mais, ils n'avaient ni plus d'esprit que le vulgaire, ni l'entendement plus parfait. Que voit-on dans leurs écrits qui nous oblige à concevoir une si haute opinion d'eux ?... La plus grande partie de leurs discours est si obscure, que l'on n'y entend rien ; tout est en si mauvais ordre, qu'il est facile de s'appercevoir qu'ils ne s'entendaient pas eux-mêmes, et qu'ils n'étaient que d'effrontés ignorans. Ce qui a donné lieu à l'opinion que l'on a conçue d'eux, c'est la hardiesse qu'ils ont eue de se vanter de tenir immédiatement de *Dieu* tout ce qu'ils annonçaient au peuple ; créance absurde et ridicule, d'après l'aveu que *Dieu* ne leur parlait qu'en songe. Est-il rien de plus naturel à l'homme que les songes ? . . . Par conséquel, il faut qu'un homme soit aussi vain qu'insensé pour dire que *Dieu* lui parle par cette voie, et il faut que celui qui y ajoute foi soit bien crédule et bien fou pour prendre des songes pour des oracles divins. Supposons que *Dieu* se fit entendre par des songes, par des visions, ou par telle autre voie que l'on voudra imaginer, personne n'est obligé d'en croire sur sa parole un homme sujet à l'erreur, au mensonge et à l'imposture. *Errare humanum est : perseverare diabolicum.* Aussi, voyons-nous que, dans l'ancienne loi, l'on

n'avait pas, à beaucoup près, pour les prophètes, autant d'estime qu'aujourd'hui. Lorsqu'on était las de leur babil, qui ne tendait souvent qu'à semer la révolte, et à détourner le peuple de l'obéissance due aux souverains, on les faisait taire par divers supplices : *Jésus-Christ* lui-même n'échappa point à celui qu'il méritait ; il n'avait pas, comme *Moïse*, une armée à sa suite pour défendre ses opinions (1) : les prophètes étaient tellement accoutumés à se contredire les uns les autres, qu'il ne s'en trouvait pas dans quatre cents (2) un seul de véritable. Il est certain que le but de leurs prophéties, et celui des loix des plus célèbres législateurs, étaient d'éterniser leur mémoire, en faisant croire aux peuples qu'ils conféraient avec *Dieu*. Les plus fins politiques en ont usé de la sorte, quoique cette ruse n'ait jamais réussi à ceux qui, à l'imitation de *Moïse*, n'avaient pas le moyen de pourvoir à leur sûreté.

PARAG. VI.

Examinons un peu l'idée des prophètes sur *Dieu*. S'il faut les en croire, c'est un être purement corporel ; *Michée* le voit assis ; *Daniel*, vêtu de blanc et sous la forme d'un vieillard ; *Ezéchiel* le voit comme un feu ; voilà pour le vieux testament. Quant au nouveau, les disciples de *Jésus* s'imaginent le voir sous la forme d'une colombe, les apôtres sous celle de langues de feu, St.-Paul comme une lumière qui l'éblouit

(1) Moïse fit mourir tout-d'un-coup 24,000 hommes pour s'être opposés à sa loi.

(2) Il est écrit, au premier livre des Rois, Chap. 22, vs. 6, qu'Achab, Roi d'Israël, consulta 400 prophètes, qui se trouvèrent tous faux par les suites de leurs prophéties.

et l'aveugle. Quelle contradiction de leurs sentimens ! . . . *Samuël* (1) croyait que *Dieu* ne se repentait jamais de ce qu'il avait résolu ; au contraire, *Jérémie* (2) nous dit que *Dieu* se repent des conseils qu'il a pris. *Joël* (3) nous apprend qu'il ne se repent que du mal qu'il a fait aux hommes : *Jérémie* dit qu'il ne s'en repent point. La *Genèse* (4) nous enseigne que l'homme est maître du péché, et qu'il ne tient qu'à lui de bien faire, au lieu que St.-Paul (5) assure que les hommes n'ont aucun empire sur la concupiscence, sans une grace de *Dieu* toute particulière, etc. . . Telles sont les idées fausses et contradictoires que ces prétendus inspirés nous donnent de *Dieu* ; faut-il les croire, sans considérer que ces idées nous représentent la divinité comme un être sensible, matériel et sujet à toutes les passions humaines ?... On vient nous dire que *Dieu* n'a rien de commun avec la matière, et qu'il est un être incompréhensible pour nous. Je souhaiterais fort savoir comment tout cela peut s'accorder ; est-il juste d'ajouter foi aux contradictions si visibles et si déraisonnables ? . . . Doit-on s'en rapporter au témoignage d'hommes assez grossiers pour s'imaginer, nonobstant les sermons de *Moïse*, qu'un veau était leur *Dieu* ? Mais, sans nous arrêter aux rêveries d'un peuple élevé dans l'humiliation de l'esclavage et l'absurdité, disons que l'ignorance a produit la croyance de tant d'impostures, et les erreurs qui règnent encore aujourd'hui.

---

(1) Cap. 15, vs. 2 et 9.
(2) Cap. 18, vs. 10.
(3) Cap. 2, vs. 13.
(4) Cap. 4, vs. 7.
(5) Rom. 15, 9, vs, 10.

CHAPITRE II.

Des raisons qui ont engagé les hommes à se figurer un être invisible, qu'on nomme communément Dieu.

PARAG. I.

CEUX qui ignorent les causes physiques, ont une crainte naturelle qui procède de l'inquiétude et du doute où ils sont s'il existe un être ou une puissance qui ait le pouvoir de leur nuire ou de les conserver. De là le penchant à feindre des causes invisibles ; elles ne sont que des fantômes de leur imagination qu'ils invoquent dans l'adversité, et qu'ils louent dans la prospérité. Ils s'en font des *Dieux*, et cette crainte chimérique des puissances invisibles, est la source des religions que chacun se forme à sa mode. Ceux à qui il importait que le peuple fût contenu et arrêté par de semblables rêveries, ont entretenu cette semence de religion, en ont fait une loi, et réduit les peuples, par la terreur de l'avenir, à obéir aveuglement.

PARAG. II.

La source des *Dieux* étant trouvée, les hommes ont cru qu'ils leur ressemblaient, et qu'ils faisaient, comme eux, toutes choses pour quelque fin : ainsi, ils disent et croient unanimement que *Dieu* n'a rien fait que pour l'homme, et réciproquement que l'homme n'est fait que pour *Dieu*. Ce préjugé est général, et lorsqu'on réfléchit sur l'influence qu'il a dû nécessairement avoir sur les mœurs et les opinions des hommes, on voit clairement que c'est de là qu'ils ont pris occa-

sion de se former des idées fausses du bien et du mal, du mérite et du démérite, des louanges et de la honte, de l'ordre et de la confusion, de la beauté et de la difformité, et des autres choses semblables.

PARAG. III.

Chacun doit demeurer d'accord que tous les hommes sont dans une profonde ignorance en naissant, que la seule chose qui leur soit naturelle est de chercher ce qui leur est utile et profitable : de là vient ; 1°. qu'on croit suffisant pour être libre, de sentir qu'on peut vouloir et souhaiter sans se mettre nullement en peine des causes qui disposent à la volonté et aux souhaits, parce qu'on ne les connaît pas. 2° Comme les hommes ne font rien que pour une fin déterminée, ils n'ont pour but que de connaître les causes finales de leurs actions, et ils s'imaginent qu'après cela ils n'ont plus aucun sujet de doute ; et, comme ils trouvent en eux-mêmes et hors d'eux plusieurs moyens de parvenir à ce qu'ils se proposent, vû qu'ils ont, par exemple, des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, un soleil pour les éclairer, etc., ils ont conclu qu'il n'y a rien dans la nature qui ne soit fait pour eux, et dont ils ne puissent jouir et disposer ; mais comme ils savent que ce n'est point eux qui ont fait toutes ces choses, ils se sont crus bien fondés à imaginer un Être suprême, auteur de tout ; en un mot, ils ont pensé que tout ce qui existe était l'ouvrage d'une ou de plusieurs divinités. D'un autre côté, la nature des *Dieux* que les hommes ont admis leur étant inconnue, ils en ont jugé par eux-mêmes, s'imaginant qu'ils étaient susceptibles des mêmes passions qu'eux ; et, comme les inclinations des

hommes

hommes sont différentes, chacun a rendu à sa divinité un culte selon son humeur, dans la vue d'attirer ses bénédictions, et de faire servir par là toute la nature à ses propres desirs.

PARAG. IV.

C'est de cette manière que le préjugé s'est changé en superstition ; il s'est enraciné de telle sorte, que les gens les plus grossiers se sont crus capables de pénétrer dans les causes finales, comme s'ils en avaient une entière connaissance. Ainsi, au lieu de faire voir que la nature ne fait rien en vain, ils ont cru que *Dieu* et la nature pensaient à la façon des hommes. L'expérience ayant fait connaître qu'un nombre infini de calamités troublent les douceurs de la vie, comme les orages, les tremblemens de terre, les maladies, la faim, la soif, etc., on attribua ces maux à la colère céleste, on crut la divinité irritée contre les offenses des hommes, qui n'ont pu ôter de leur tête une pareille chimère, ni se désabuser de ces préjugés par les exemples journaliers qui leur prouvent que les biens et les maux ont été de tous tems communs aux bons et aux méchans. Cette erreur vient de ce qu'il leur fut plus facile de demeurer dans leur ignorance naturelle que d'abolir un préjugé reçu depuis tant de siècles, et d'établir quelque chose de vraisemblable.

PARAG. V.

Ce préjugé les a conduits à un autre, qui est de croire que les jugemens de *Dieu* étaient incompréhensibles, et que, par cette raison, la connaissance de la vérité était au-dessus des forces de l'esprit humain ;

erreur où l'on serait encore, si les mathématiques, la physique et quelques autres sciences ne l'avaient détruite.

PARAG. VI.

Il n'est pas besoin de longs discours pour montrer que la nature ne se propose aucune fin, et que toutes les causes finales ne sont que des fictions humaines : il suffit de prouver que cette doctrine ôte à *Dieu* les perfections qu'on lui attribue : c'est ce que nous allons faire voir.

Si *Dieu* agit pour une fin, soit pour lui-même, soit pour quelqu'autre, il desire ce qu'il n'a point, et il faudra convenir qu'il y a un tems où *Dieu* n'ayant pas l'objet pour lequel il s'agite, il a souhaité de l'avoir : ce qui est faire un *Dieu* indigent. Mais, pour ne rien omettre de ce qui peut appuyer le raisonnement de ceux qui tiennent l'opinion contraire, supposons, par exemple, qu'une pierre qui se détache d'un bâtiment, tombe sur une personne et la tue, il faut bien, disent nos ignorans, que cette pierre soit tombée à dessein de tuer cette personne : or, cela est arrivé parce que *Dieu* l'a voulu. Si on leur répond que c'est le vent qui a causé cette chute dans le tems que ce pauvre malheureux passait, ils vous demanderont d'abord pourquoi il passait précisément dans le moment que le vent ébranlait cette pierre. Répliquez-leur qu'il allait dîner chez un de ses amis qui l'en avait prié, ils voudront savoir pourquoi cet ami l'avait plutôt prié dans ce tems-là que dans un autre : ils vous feront ainsi une infinité de questions bizarres pour remonter de causes en causes, et en inférer que la seule volonté de *Dieu*, qui est l'asile des ignorans, est la

cause première de la chute de cette pierre. De même, lorsqu'ils voient la structure du corps humain, ils tombent dans l'admiration ; et de ce qu'ils ignorent les causes d'objets qui leur paraissent si merveilleux, ils concluent que c'est un effet surnaturel, auquel les causes qui nous sont connues ne peuvent avoir aucune part. De là vient que celui qui veut examiner à fond les œuvres de la création, et pénétrer par l'étude dans leurs causes naturelles, sans s'assujettir aux préjugés formés par l'ignorance, passe pour un impie, ou est bientôt décrié par la malice de ceux que le vulgaire reconnaît pour les interprètes de la nature et des *Dieux*. Ces ames mercenaires savent très-bien que l'ignorance qui tient le peuple dans l'étonnement, est ce qui les fait subsister, accueillir et conserver leur crédit.

PARAG. VII.

Les hommes s'étant donc imbus de l'opinion ridicule que tout ce qu'ils voient est fait pour eux, se sont fait un point de *religion* d'appliquer tout à eux-mêmes, et de juger du prix des choses par le profit qu'ils en retirent. C'est là-dessus qu'ils ont formé les notions qui leur servent à expliquer la nature des choses, à juger du bien et du mal, de l'ordre et du désordre, du chaud et du froid, de la beauté et de la laideur, etc., qui, dans le fond, ne sont point ce qu'ils s'imaginent : maîtres de former ainsi leurs idées, ils se flattent d'être libres ; ils se crurent en droit de décider de la louange et du blâme, du bien et du mal : ils ont appelé *bien*, ce qui tourne à leur profit et ce qui regarde le culte divin ; et *mal*, au contraire, ce qui ne convient ni à l'un ni à l'autre ; et, comme les ignorans

ne sont capables de juger de *rien*, et n'ont aucune idée des choses que par le secours de l'imagination qu'ils prennent pour le jugement, ils nous disent que l'on ne connaît rien dans la nature, et se figurent un ordre particulier dans le monde. Enfin, ils croient les choses bien ou mal ordonnées, suivant qu'ils ont de la facilité ou de la peine à les imaginer, quand les sens les leur représentent ; et, comme on s'arrête volontiers à ce qui fatigue le moins le cerveau, on se persuade d'être bien fondé à préférer l'ordre à la confusion, comme si l'ordre était autre chose qu'un pur effet de l'imagination des hommes. Ainsi, dire que *Dieu* a tout fait avec ordre, c'est prétendre que c'est en faveur de l'imagination humaine qu'il a créé le monde de la manière la plus facile à être conçue par elle, ou, ce qui est la même chose au fond, que l'on connaît avec certitude les rapports et les fins de tout ce qui existe ; assertion trop absurde pour mériter d'être réfutée sérieusement.

PARAG. VIII.

Quant à d'autres notions, ce sont de purs effets de la même imagination, qui n'offrent rien de réel, et ne sont que les différentes affections ou modes dont cette faculté est susceptible : les mouvemens que certains objets impriment dans les nerfs, par le moyen des yeux, sont agréables aux sens, on dit que ces objets sont beaux. Les odeurs sont bonnes ou mauvaises, les saveurs douces ou amères ; ce qui se touche, dur ou tendre ; les sons rudes ou agréables, suivant que les odeurs, les saveurs et les sons frappent ou pénètrent les sens. D'après ces idées, il se trouve des gens qui croient que *Dieu* se plaît à la mélodie, tandis que d'autres ont cru que les

mouvemens célestes étaient un concert harmonieux, que chacun se persuade que les choses sont telles qu'il se les figure ou que le monde est purement imaginaire. Il n'est donc point étonnant qu'il se trouve à peine deux hommes d'une même opinion, il y en a même qui se font gloire de douter de tout; car, quoique les hommes aient un même corps, et qu'ils se ressemblent tous à beaucoup d'égards, ils diffèrent néanmoins à d'autres; de là vient que ce qui semble bon à l'un devient mauvais pour l'autre, que ce qui plaît à celui-ci déplaît à celui-là. D'où il est aisé de conclure que les sentimens ne diffèrent qu'en raison de l'organisation et de la diversité des coexistances, que le raisonnement y a peu de part, et qu'enfin les notions des choses du monde ne sont qu'un pur effet de l'imagination, d'inconséquences, d'entêtement et d'erreurs.

PARAG. IX.

Il est donc évident que cette foule d'absurdités, dont le commun des hommes adopte l'usage, lorqu'il se mêle d'expliquer la nature, n'offre que tableaux confus qui ne prouvent rien de clair; l'on donne à ces idées des noms comme si elles existaient ailleurs que dans un cerveau prévenu; on devrait les appeler, non des êtres, mais de pures chimères. A l'égard des argumens fondés sur ces notions, n'est-il pas aisé de les réfuter par l'exemple?...

S'il était vrai que l'univers fût un écoulement et une suite nécessaire de la nature divine, d'ou viendraient les imperfections et les défauts qu'on y remarque?... Cette objection se détruit d'elle-même. On ne doit juger de la perfection, ni de l'imperfection d'un

être qu'autant qu'on en peut connaître l'essence et la nature ; c'est s'abuser étrangement que de croire qu'une chose est plus ou moins parfaite, suivant qu'elle plaît ou déplaît, et qu'elle est utile ou nuisible à la nature humaine. Pour fermer la bouche à ceux qui demandent pourquoi *Dieu* n'a point créé tous les hommes bons et heureux, il suffit de dire que l'ensemble est au mieux classé, et que dans la nature il n'y a rien d'imparfait, puisque tout découle de l'existence des choses.

PARAG. X.

Si l'on me demande qu'est-ce que *Dieu* ? . . . Je réponds, ce mot nous représente l'être universel, dans lequel, pour parler comme *St.-Paul*, *nous avons la vie, le mouvement et l'être.* Cette notion n'a rien qui soit si indigne de *Dieu ;* car, si tout est en *lui*, tout découle nécessairement de son essence, et il faut absolument qu'il soit tel que ce qu'il contient, puisqu'il est incompréhensible que des êtres, tous matériels, soient maintenus et contenus dans un être qui ne l'est point. Cette opinion est ancienne ; *Tertullien*, l'un des plus savans dont les chrétiens s'honorent, a prononcé contre *Appelles*, que ce qui n'est pas corps n'est rien, et contre *Praxeas*, que toute substance est un (1) corps. Cette doctrine cependant n'a pas été condamnée dans les quatre premiers conciles œcuméniques ou généraux (2).

---

(1) Quis autem negabit Deum esse corpus, et si Deus spiritus ? Spiritas etiam corporis sui generis, in suâ effigie. TERTUL. adv. Prax. Cap. 7.

(2) Ces quatre premiers conciles sont : 1°. Celui de Nicée en 325,

PARAG XI.

Ces idées sont claires, simples, et les seules mêmes qu'un bon esprit puisse se former de *Dieu*. Cependant, il y a peu de gens contens d'une telle simplicité. Le peuple, grossier et accoutumé aux flatteries des sens, demande un *Dieu* qui ressemble aux *rois* de la terre. Cette pompe, l'éclat qui les environne, l'éblouit de telle sorte, que, lui ôter l'idée d'un *Dieu*, à-peu-près semblable à ces *rois*, c'est lui ôter l'espérance d'aller, après la mort, grossir le nombre des courtisans célestes, pour jouir, avec eux, des mêmes plaisirs qu'on goûte à la cour des *grands*; c'est priver l'homme de la seule consolation qui l'empêche de se désespérer dans les misères de la vie. On dit qu'il faut un *Dieu* juste et vengeur qui punisse et récompense: on veut un *Dieu* susceptible de toutes les passions humaines: on lui donne des pieds, des mains, des yeux et des oreilles, et cependant, on ne veut point qu'un *Dieu*, constitué de la sorte, ait rien de matériel. On dit que l'homme est son chef-d'œuvre et même son image; mais on ne veut pas que la copie soit semblable à l'original. Enfin, le *Dieu* du peuple d'aujourd'hui est sujet à bien plus de formes que le *Jupiter* des *païens*. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que plus ces motions se contredisent et choquent le bon sens, plus le vulgaire les révère, parce qu'il croit opiniâtre-

---

sous Constantin et le pape Sylvestre. Celui de Constantinople en 381, sous Gratien, Valentinien et Théodose, et le pape Damase I. 3°. Celui d'Ephèse en 431, sous Théodose le jeune et Valentinien, et le pape Célestin. 4°. Celui de Calcédoine en 451, sous Valentinien et Martian, et le pape Léon I.

ment ce que les *prophètes* en ont dit, quoique ces visionnaires ne fussent parmi les *hébreux* que ce qu'étaient les *augures* et les devins chez les *païens*. On consulte la bible comme si *Dieu* et la nature s'y expliquaient d'une façon particulière, quoique ce livre ne soit qu'un tissu de fragmens cousus ensemble en divers tems, ramassés par diverses personnes, et publiés de l'aveu des *rabins* qui ont décidé, suivant leur fantaisie, de ce qui doit être approuvé ou rejetté, selon qu'ils l'ont trouvé conforme ou opposé à la loi de *Moïse* (1).

Telles sont l'ineptie, la malice et la stupidité des hommes. Ils passent leur vie à chicaner, et persistent à respecter un livre où il n'y a guère plus d'ordre que dans l'Alcoran de *Mahomet*; un livre que personne n'entend, tant il est obscur et mal conçu; un livre qui ne sert qu'à fomenter les divisions. Les *juifs* et les *chrétiens* aiment mieux consulter ce grimoire que d'écouter la loi naturelle que *Dieu*, c'est-à-dire, la nature, en tant qu'elle est le principe de toutes choses, a écrite dans le cœur des hommes : toutes les autres lois ne sont que des fictions humaines et de pures illusions mises au jour, non par les démons ou mauvais esprits, qui n'existèrent jamais qu'en idée, mais par la politique des *princes* et l'ambition des *prêtres*. Les premiers ont voulu par là donner plus de poids à leur autorité,

(1) Le talmud porte que les rabins délibérèrent s'ils ôteraient le livre des proverbes et celui de l'ecclésiaste du nombre des canoniques : ils les laissèrent, parce qu'il y est parlé avec éloge de Moïse et de sa loi. Les prophéties d'Ezechiel auraient été retranchées du catalogue sacré, si un certain chanoine n'avait entrepris de les concilier avec la même loi.

et

et ceux-ci s'enrichir par le débit d'une infinité de chimères, qu'ils vendent cher aux ignorans.

Toutes les autres lois qui ont succédé à celle de *Moïse*, (j'entends les lois des chrétiens,) ne sont appuyées que sur cette *bible*, dont l'original ne se trouve point, qui contient des choses surnaturelles et impossibles, qui parle de récompenses et de peines pour les actions bonnes ou mauvaises, mais qui ne sont que pour l'autre vie, de peur que la fourberie ne soit découverte, nul n'en étant jamais revenu. Ainsi, le peuple toujouss flottant entre l'espérance et la crainte, est retenu dans son devoir par l'opinion qu'il a, que *Dieu* n'a fait les hommes que pour les rendre éternellement heureux ou malheureux : voilà ce qui donna lieu à une infinité de religions, aux cérémonies du culte et à l'origine de la morale.

CHAPITRE III.

Ce que signifie ce mot religion ; comment et pourquoi il s'en est introduit un si grand nombre.

PARAG. I.

AVANT que le mot religion se fût introduit dans le monde, on n'était obligé qu'à suivre la loi naturelle, c'est-à-dire à se conformer à la droite raison. Ce seul instinct était le lien auquel les hommes étaient attachés ; et ce lien, tout simple qu'il est, les unissait de telle sorte que les divisions étaient rares. Mais dès que la crainte eut fait soupçonner qu'il y a des *Dieux* et des puissances invisibles, ils élevèrent des autels à ces êtres imaginaires, et secouant le joug de la nature et de la raison, ils se lièrent par de vaines cérémonies et par un culte superstitieux aux vains fantômes de l'imagination : c'est de là que dérive le mot de religion, qui fait tant de bruit dans le monde. Les hommes ayant admis des puissances invisibles qui avaient tout pouvoir sur eux, ils les adorèrent pour les fléchir, et de plus s'imaginèrent que la nature était un être subordonné à ces puissances. Dès-lors ils se la figurèrent comme une masse morte ou comme un esclave qui n'agissait que suivant l'ordre de ces puissances. Dès que cette fausse idée eut frappé leur esprit, ils n'eurent plus que du mépris pour la nature, et du respect que pour ces êtres prétendus, qu'ils nommèrent leurs *Dieux*. De là est venue l'ignorance où tant de peuples sont plongés, ignorance d'où les vrais savans pourraient les

retirer, quelque profond qu'en soit l'abyme, si leur zèle n'était traversé par ceux qui mènent ces aveugles et qui ne vivent qu'à la faveur de tant d'impostures.

Mais quoiqu'il y ait bien peu d'apparence de réussir dans cette entreprise, il ne faut pas abandonner le parti de la vérité : quand ce ne serait qu'en considération de ceux qui se garantissent des symptômes de ce mal, il faut qu'une ame généreuse dise les choses comme elles sont. La vérité, de quelque nature qu'elle soit, ne peut jamais nuire ; au lieu que l'erreur, quelque innocente et même quelque utile qu'elle paraisse, doit nécessairement avoir à la longue des effets très-funestes.

PARAG. II.

La crainte qui a fait les *Dieux* a fait aussi la *religion*, et depuis que les hommes se sont mis en tête qu'il y avait des agens invisibles qui étaient cause de leur bonne ou mauvaise fortune, ils ont renoncé au bon sens et à la raison, et ils ont pris leurs chimères pour autant de *divinités* qui avaient soin de leur conduite. Après donc s'être forgé des *Dieux*, ils voulurent savoir quelle était leur nature, et s'imaginant qu'ils devaient être de la même substance que l'ame, qu'ils croient ressembler aux fantômes qui paraissent dans le miroir ou pendant le sommeil, ils crurent que leurs *Dieux* étaient des substances réelles, mais si tenues et si subtiles, que, pour les distinguer des corps, ils les appellèrent esprits : ce corps et ces esprits sont une même chose, et ne diffèrent que du plus au moins ; puisque être esprit ou incorporel, est une chose incompréhensible. La raison est que tout esprit a une figure qui lui

est (1) propre, et qu'il est renfermé dans quelque lieu; c'est-à-dire qu'il a des bornes, et que, par conséquent, c'est un corps, quelque subtil qu'on le suppose (2).

PARAG. III.

Les ignorans, c'est-à-dire la plupart des hommes, ayant fixé de cette sorte la nature de la substance de leurs *Dieux*, tâchèrent aussi de pénétrer dans les moyens par lesquels ces agens invisibles produisaient leurs effets; mais n'en pouvant venir à bout, à cause de l'ignorance, ils en crurent leurs conjectures, jugeant aveuglement de l'avenir par le passé, comme si l'on pouvait raisonnablement conclure de ce qu'une chose est arrivée autrefois de telle et telle manière, qu'elle arrivera, ou qu'elle doive arriver constamment de même, sur-tout lorsque les circonstances et toutes les causes qui influent nécessairement sur les événemens et les actions humaines, et qui en déterminent la nature et l'essence, sont diverses. Ils envisagèrent donc le passé, et en augurèrent bien ou mal pour l'avenir, suivant que la même entreprise avait autrefois bien ou mal réussi. C'est ainsi que *Phormion* ayant défait les *lacédémoniens* dans la bataille de *Naupacte*, les *athéniens*, après sa mort, élurent un autre général du même nom. *Annibal* ayant succombé sous les armes de *Scipion l'Africain*, à cause de ce bon succès, les *romains* envoyèrent dans la même province un autre *Scipion* contre *César*, ce qui

---

(2) Voyez le passage de TERTULLIEN, cité page 26.

(2) Voyez HOBBES, LEVIATHAN, de homine, cap. 12, pag. 56, 57, 58.

ne réussit ni aux *athéniens*, ni aux *romains*. Ainsi plusieurs nations, après deux ou trois expériences, ont attaché aux lieux, aux objets et aux noms, leurs bonnes ou leurs mauvaises fortunes; d'autres se sont servi de certains mots qu'ils appellent des enchantemens, et les ont crus si efficaces, qu'ils s'imaginaient, par leur moyen, faire parler les arbres, faire un homme ou un *Dieu* d'un morceau de pain, et métamorphoser tout ce qui paraissait devant eux (1).

PARAG. IV.

L'empire des puissances invisibles étant établi de la sorte, les hommes ne les révérèrent d'abord que comme leurs souverains, c'est-à-dire par des marques de soumission et de respect, tels que sont les présens, les prières, etc. Je dis d'*abord*, car la nature n'apprend point à user de sacrifices sanglans; ils n'ont été institués que pour la subsistance des sacrificateurs et des ministres destinés au service de ces *Dieux* imaginaires.

PARAG. V.

Ce germe de *religion*, (je veux dire l'espérance et la crainte), fécondé par les passions et opinions diverses des hommes, a produit ce grand nombre de croyances bizarres qui sont les causes de tant de maux, de troubles, et de tant de révolutions qui se succèdent dans les états.

Les honneurs et les grands revenus attachés au sacerdoce ou aux ministres des *Dieux*, ont flatté l'ambition et l'avarice de ces hommes rusés qui ont su pro-

---

(1) HOBBES LEVIATHAN, de homine, cap. 12, pag. 56, 57.

fiter de la stupidité des peuple ; ceux-ci ont si bien donné dans leur piège, qu'ils se sont fait invisiblement une habitude d'encenser le mensonge et de haïr la vérité.

PARAG. VI.

Le mensonge étant établi, et les ambitieux épris de la douceur d'être élevés au-dessus de leurs semblables, ceux-ci tâchèrent de se mettre en réputation, en feignant d'être les amis des *Dieux* invisibles que le vulgaire redoutait. Pour y mieux réussir, chacun les peignit à sa mode, et prit la licence de les multiplier au point qu'on en trouvait à chaque pas.

PARAG. VII.

La matière informe du monde fut appelée le *Dieu Chaos*. On fit de même un *Dieu* du *ciel*, de la *terre*, de la *mer*, du *feu*, des *vents* et des *planètes*. On fit le même honneur aux hommes et aux femmes ; les oiseaux, les reptiles, le crocodile, le veau, le chien, l'agneau, le serpent et le pourceau, en un mot toutes sortes d'animaux et de plantes furent adorées. Chaque fleuve, chaque fontaine porta le nom d'un *Dieu*, chaque maison eut le sien, chaque homme eut son génie. Enfin, tout était plein, tant dessus que dessous la terre, de *Dieux*, d'*esprits*, d'*ombres* et de *démons*. Ce n'était pas encore assez de feindre des divinités dans tous les lieux imaginables ; on eût cru offenser le *tems*, le *jour*, la *nuit*, la *concorde*, l'*amour*, la *paix*, la *victoire*, la *contention*, la *rouille*, l'*honneur*, la *vertu*, la *fièvre* et la *santé* ; on eût crû faire outrage à de telles divinités, qu'on pensait toujours prêtes à fondre sur la tête des hommes, si on ne leur eût élevé des temples et des autels.

Ensuite, on s'avisa d'adorer son *génie*, que quelques-uns invoquèrent sous le nom de *muse*; d'autres, sous le nom de *fortune*, adorèrent leur propre ignorance. Ceux-ci sanctifièrent leurs débauches sous le nom de *Cupidon*, leur colère sous celui de *furies*, leurs parties naturelles sous le nom de *Priape*; en un mot, il n'y eut rien à quoi ils ne donnassent le nom d'un *Dieu* ou d'un *démon* (1).

PARAG. VIII.

Les fondateurs des *religions*, sentant bien que la base de leurs impostures était l'ignorance des peuples, s'avisèrent de les y entretenir par l'adoration des images, dans lesquelles ils feignirent que les *Dieux* habitaient; cela fit tomber sur leurs prêtres une pluie d'or et des bénéfices que l'on regarda comme des choses saintes, parce qu'elles furent destinées à l'usage des ministres sacrés, et personne n'eut la témérité ni l'audace d'y prétendre, ni même d'y toucher. Pour mieux tromper le peuple, les prêtres se supposèrent des prophètes, des devins, des inspirés capables de pénétrer dans l'avenir; ils se vantèrent d'avoir commerce avec les *Dieux*; et, comme il est naturel de vouloir savoir sa destinée, ces imposteurs n'eurent garde d'omettre une circonstance si avantageuse à leur dessein. Les uns s'établirent à *Délos*, les autres à *Delphes* et ailleurs, où, par des oracles ambigus, ils répondirent aux demandes qu'on leur faisait : les femmes mêmes s'en mêlaient : les *romains* avaient recours, dans les grandes calamités, aux livres des *Sybilles*. Les fous passaient pour des inspirés. Ceux qui feignaient d'avoir

(1) HOBBES, ubi suprà de homine, cap. 12, pag. 58.

un commerce familier avec les morts étaient nommés *nécromanciens ;* d'autres prétendaient connaître l'avenir par le vol des oiseaux ou par les entrailles des bêtes. Enfin, les yeux, les mains, le visage, un objet extraordinaire, tout leur semblait d'un bon ou mauvais augure, tant il est vrai que l'ignorance reçoit telle impression qu'on veut, quand on a trouvé le secret de s'en prévaloir (1).

PARAG. IX.

Les ambitieux, qui ont toujours été de grands maîtres dans l'art de tromper, ont suivi cette route lorsqu'ils donnèrent des lois ; et, pour obliger le peuple à se soumettre volontairement, ils lui ont persuadé qu'ils les avaient reçues d'un *Dieu* ou d'une *Déesse*.

Quoiqu'il en soit de cette multitude de divinités, ceux chez qui elles ont été adorées, et qu'on nomme *Païens*, n'avaient point de système général de religion. Chaque république, chaque état, chaque ville et chaque particulier avait ses rites propres et pensait de la divinité à sa fantaisie. Mais il s'est élevé, par la suite, des législateurs plus fourbes que les premiers, qui ont employé des moyens plus étudiés et plus sûrs, en donnant des lois, des cultes, des cérémonies propres à nourrir le fanatisme qu'ils voulaient établir.

Parmi un grand nombre, l'*Asie* en a vu naître trois qui se sont distingués, tant par les lois et les cultes qu'ils ont institués, que par l'idée qu'ils ont donnée de la *divinité*, et par la manière dont ils s'y sont pris pour faire recevoir cette idée et rendre leurs lois

(1) HOBBES, ubi suprà de homine, cap. 12, pag. 58 et 59.

sacrées.

sacrées. *Moïse* fut le plus ancien. *Jésus-Christ*, venu depuis, travailla sur son plan; et, en conservant le fond de ses lois, il abolit le reste. *Mahomet*, qui a paru le dernier sur la scène, a pris, dans l'une et dans l'autre religion, de quoi composer la sienne, et s'est ensuite déclaré l'ennemi de toutes les deux. Voyons les caractères de ces trois législateurs, examinons leur conduite, afin qu'on juge, d'après leurs procédés, lesquels sont les mieux fondés, ou ceux qui les révèrent comme des hommes divins, ou ceux qui les traitent d'ignorans, de fourbes et d'imposteurs.

Les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense.
Notre crédulité fait toute leur science.

Utilitas facit esse Deos : quâ nempè remotâ,
Templa ruent; nec erunt aræ, nec Jupiter ullus.

Seul au Sommet du mistérieux Mont,
Comme il voulut il fit la quarantaine;
Puis tout-à-coup se montra dans la plaine,
Cornes de Bouc flamboyantes au front.
Du Physicien le brillant phénomène
Sur les Esprits fit un effet fort prompt.
Volt. Pucelle.

F. Poucharaux.

CHAPITRE IV.

PARAG. I.

De Moïse.

Le célèbre *Moïse*, petit-fils d'un grand magicien (1), au rapport de *Justin*, martyr, eut tous les avantages propres à le rendre ce qu'il devint par la suite. Chacun sait que les hébreux, dont il se fit le chef, étaient une nation de pasteurs, que le *roi Pharaon*, *Osiris I*, reçut en son pays en considération des services qu'il avait reçus de l'un d'eux dans le tems d'une grande famine : il leur donna quelques terres à l'Orient de l'Egypte dans une contrée fertile en pâturages, et par conséquent propre à nourrir leurs troupeaux. Pendant près de deux cens ans, ils se multiplièrent considérablement, soit parce qu'y étant considérés comme étrangers, on ne les obligeât point de servir dans les armées, soit qu'à cause des privilèges qu'*Osiris* leur avait accordés, plusieurs naturels du pays se joignissent à eux, soit enfin que quelques bandes d'*arabes* fussent venues se joindre à eux en qualité de leurs frères, car ils étaient d'une même race. Quoi qu'il en soit, ils multiplièrent si étonnament, que ne pouvant plus tenir dans la contrée de *Gossen*, ils se répandirent dans toute

(1) Il ne faut pas entendre ce mot selon l'opinion vulgaire ; car qui dit magicien chez des gens raisonnables, entend un homme adroit, un habile charlatan, un subtil joueur de gibecière, dont tout l'art consiste dans la subtilité et l'adresse, et non en aucun pacte avec le diable, comme le croit le vulgaire.

l'*Egypte*, et donnèrent à *Pharaon* une juste raison de craindre qu'ils ne fussent capables de quelques entreprises dangereuses, au cas que l'*Egypte* fût attaquée, (comme cela arrivait alors assez souvent) par les *éthiopiens*, ses ennemis assidus; ainsi, une raison d'état obligea ce prince à leur ôter leurs privilèges, et à chercher les moyens de les affaiblir par l'autorité de les garder dans l'esclavage.

Pharaon Orus, surnommé *Busiris* à cause de sa cruauté, lequel succéda à *Memnon*, suivit son plan à l'égard des *hébreux*, et voulant éterniser sa mémoire par l'érection des pyramides, et en bâtissant la ville de *Thebes*, il condamna les *hébreux* à travailler les briques, à la formation desquelles les terres de leur pays étaient très-propres. C'est pendant cette servitude que naquit le célèbre *Moïse*, la même année que le *roi* ordonna qu'on jetta dans le Nil tous les enfans mâles des *hébreux*, voyant qu'il n'y avait pas de plus sûr moyen de faire périr cette peuplade d'étrangers. Ainsi, *Moïse* fut exposé à périr par les eaux dans un panier enduit de bitume, que sa mère plaça dans des joncs sur les bords du fleuve. Le hasard voulut que *Thermutis*, fille de *Pharaon Orus*, vint se promener de ce côté-là, et qu'ayant ouï les cris de cet enfant, la compassion, si naturelle à son sexe, lui inspira le desir de le sauver. *Orus* étant mort, *Thermutis* lui succéda; et *Moïse* lui ayant été présenté, elle lui fit donner une éducation telle qu'on pouvait la donner à un fils de la *reine* d'une nation alors la plus savante et la plus polie de l'univers. En un mot, en disant qu'*il fut élevé dans toutes les sciences des égyptiens*, c'est tout dire, et c'est nous présenter *Moïse* comme le plus grand poli-

tique, le plus savant naturaliste, et le plus fameux magicien de son tems : outre qu'il est fort apparent qu'il fut admis dans l'ordre des prêtres, qui étaient en *Egypte* ce que les *Druides* étaient dans les *Gaules*. Ceux qui ne savent pas quel était alors le gouvernement de l'*Egypte*, ne seront peut-être pas fâchés d'apprendre que ses fameuses dynasties ayant pris fin, et tout le pays dépendant d'un seul souverain, elle était alors divisée en plusieurs contrées qui n'avaient pas une trop grande étendue. On nommait monarques les gouverneurs de ces contrées, et ces gouverneurs étaient ordinairement du puissant ordre des prêtres, qui possédaient près d'un tiers de l'*Egypte*. Le *roi* nommait à ces monarchies, et, si l'on en croit les auteurs qui ont écrit de *Moïse*, en comparant ce qu'ils en ont dit avec ce que *Moïse* en a lui-même écrit, on concluera qu'il étoit *monarque* de la contrée de *Gossen*, et qu'il devait son élévation à *Thermutis*, à qui il devait aussi la vie. Voilà quel fut *Moïse* en *Egypte*, où il eut tout le tems et les moyens d'étudier les mœurs des *égyptiens* et de ceux de sa nation, leurs passions dominantes, leurs inclinations ; connaissances dont il se servit dans la suite pour exciter la révolution dont il fut le moteur.

Thermutis étant morte, son successeur renouvella la persécution contre les *hébreux*, et *Moïse*, déchu de la faveur où il avait été, eut peur de ne pouvoir justifier quelques homicides par lui commis ; ainsi il prit le parti de fuir ; il se retira dans l'*Arabie-Pétrée* qui confine à *l'Egypte* : le hasard l'ayant conduit chez un chef de quelque tribu du pays, les services qu'il rendit et les talens que son maître crut remarquer en lui, lui méritèrent ses bonnes graces et une de ses filles en

mariage. Il est à propos de remarquer ici que *Moïse* était si mauvais juif, et qu'il connaissait alors si peu le redoutable *Dieu* qu'il imagina dans la suite, qu'il épousa une idolâtre, et qu'il ne pensa pas seulement à circoncire ses enfans.

C'est dans les déserts de cette Arabie, qu'en gardant les troupeaux de son beau-père et de son beau-frère, il conçut le dessein de se venger de l'injustice que le *roi d'Egypte* lui avait faite, en portant le trouble et la sédition dans le cœur de ses états. Il se flattait de pouvoir aisément réussir, tant à cause de ses talens, que par les dispositions où il savait trouver ceux de sa nation, déjà irrités contre le gouvernement par les mauvais traitemens qu'on leur faisait éprouver.

Il paraît, par l'histoire qu'il a laissée de cette révolution, ou du moins que nous a laissée l'auteur des livres qu'on attribue à *Moïse*, que *Jéthro*, son beau-père, était du complot, aussi-bien que son frère *Aaron* et sa sœur *Marie* qui était restée en *Egypte*, et avec qui il avait sans doute entretenu correspondance.

Quoi qu'il en soit, on voit, par l'exécution, qu'il avait formé un vaste plan politique, et qu'il sut mettre en œuvre, contre l'*Egypte*, toute la science qu'il y avait apprise, je veux dire sa prétendue magie; en quoi il était plus subtil et plus habile que tous ceux qui faisaient métier des mêmes tours d'adresse à la cour de *Pharaon*.

C'est par ces prétendus prodiges qu'il gagna la confiance de ceux de sa nation qu'il fit soulever, et auxquels se joignirent les mutins et mécontens *égyptiens*, *éthiopiens* et *arabes*. Enfin, vantant la puissance de la divinité, les fréquens entretiens qu'il avait avec elle,

et la faisant intervenir dans toutes les mesures qu'il prenait avec les chefs de la révolte, il les persuada si bien, qu'ils le suivirent au nombre de six cent mille hommes combattans, sans les femmes et les enfans, à travers les déserts de l'*Arabie*, dont il connaissait tous les détours. Après six jours de marche, dans une pénible retraite, il prescrivit à ceux qui le suivaient de consacrer le septième à son *Dieu* par un repos public, afin de leur faire croire que *Dieu* le favorisait, qu'il approuvait sa domination, et afin que personne n'eût l'audace de le contredire.

Il n'y eut jamais de peuple plus ignorant que les *hébreux*, ni par conséquent plus crédule. Pour être convaincu de cette vérité, il ne faut que se souvenir dans quel état ce peuple était en *Egypte*, lorsque *Moïse* le fit révolter ; il était haï des *égyptiens* à cause de sa profession de pâtres, persécuté par le *souverain*, et employé aux travaux les plus vils. Au milieu d'une telle populace, il ne fut pas bien difficile à *Moïse* de faire valoir ses talens. Il leur fit accroire que son *Dieu* (qu'il nomma quelquefois simplement un ange), le *Dieu* de leurs pères lui était apparu ; que c'était par son ordre qu'il prenait soin de les conduire ; qu'il l'avait choisi pour les gouverner, et qu'ils seraient le peuple favori de ce *Dieu*, pourvu qu'ils crussent ce qu'il leur dirait de sa part. L'usage adroit de ses prestiges et de la connaissance qu'il avait de la nature, fortifia ces exhortations, et il confirmait ce qu'il leur avait dit par ce qu'on appelle des prodiges, qui sont capables de faire toujours beaucoup d'impression sur l'imbécille populace.

On peut remarquer qu'il crut avoir trouvé un moyen sûr de tenir les *hébreux* soumis à ses ordres, en leur

persuadant que *Dieu* était lui-même leur conducteur, de nuit, sous la figure d'une colonne de feu, et de jour, sous la forme d'une nuée. Mais aussi, on peut prouver que ce fut là la fourberie la plus grossière de cet imposteur. Il avait appris, pendant le séjour qu'il avait fait en *Arabie*, que, comme le pays était vaste et inhabité, c'était la coutume de ceux qui voyageaient par troupes de prendre des guides qui les conduisaient la nuit par le moyen d'un brasier dont ils suivaient la flamme, et le jour, par la fumée du même brasier, que tous les membres de la caravanne pouvaient découvrir, et par conséquent ne se point égarer. Cette coutume était encore en usage chez les *medes* et les *assyriens ; Moïse* s'en servit et la fit passer pour un miracle, et pour une marque de la protection de son *Dieu*. Qu'on ne m'en croie pas, quand je dis que c'est un fourbe ; qu'on en croie *Moïse* lui-même, qui, au 10e. chapitre des nombres, verset 19 jusqu'au 33e., prie son beau-frère *Hobad* de venir avec les *israélites*, afin qu'il leur montrât le chemin, parce qu'il connaissait le pays. Ceci est démonstratif ; car si c'était *Dieu* qui marchait devant *Israël* nuit et jour en nuée ou en colonne de feu, pouvaient-ils avoir un meilleur guide ? . . . Voilà *Moïse* qui exhorte son beau-frère, par les motifs les plus pressans, à lui servir de guide ; donc la nuée et la colonne de feu n'étaient *Dieu* que pour le peuple, et non pas pour *Moïse*.

Les pauvres malheureux, ravis de se voir adoptés par le maître des *Dieux* au sortir d'une cruelle servitude, applaudirent à *Moïse* et jurèrent de lui obéir aveuglement. Son autorité étant confirmée, il voulut la rendre perpétuelle ; et, sous le prétexte spécieux d'établi

d'établir le culte de ce *Dieu*, dont il se disait le lieutenant, il fit d'abord son frère et ses enfans chefs du *palais-royal*, c'est-à-dire du lieu où il trouvait à propos de faire rendre ses oracles; ce lieu était hors de la vue et de la présence du peuple. Ensuite il fit ce qui s'est toujours pratiqué dans les nouveaux établissemens, savoir, des prodiges, des miracles, dont les simples étaient éblouis, quelques-uns étourdis; mais qui faisaient pitié à ceux qui étaient pénétrans et qui lisaient au travers de ces impostures.

Quelque rusé que fut *Moïse*, il eut eu bien de la peine à se faire obéir, s'il n'avait eu la force en main. Le fourbe sans les armes réussit rarement.

Malgré le grand nombre de dupes qui se soumettaient aveuglément aux volontés de cet habile législateur, il se trouva des personnes assez hardies pour lui reprocher sa mauvaise foi, en lui disant que, sous de fausses apparences de justice et d'égalité, il s'était emparé de tout; que l'autorité souveraine étant attachée à sa famille, nul n'avait plus droit d'y prétendre, et qu'il était enfin moins le *père* que le *tyran* du peuple. Mais dans ces occasions, *Moïse*, en profond politique, perdait ces esprits-forts, et n'épargnait aucun de ceux qui blâmaient son gouvernement.

C'est avec de pareilles précautions, et en colorant ses supplices de la vengeance divine, qu'il régna en despote absolu; et, pour finir de la manière qu'il avait commencé, c'est-à-dire en fourbe et en imposteur, il se précipita dans un abyme qu'il avait fait creuser au milieu d'une solitude, où il se retirait de tems en tems sous prétexte d'aller conférer sécrétement avec *Dieu*, afin de se concilier par là le respect et la sou-

mission de ses sujets. Au reste, il se jetta dans ce précipice préparé de longue main, afin que son corps ne se trouvât point, et que l'on crût que *Dieu* l'avait enlevé pour le rendre semblable à *lui* : il n'ignorait pas que la mémoire des patriarches qui l'avaient précédé était en grande vénération, quoiqu'on eût trouvé leurs sépulcres ; mais cela ne suffisait pas pour contenter une ambition comme la sienne ; il fallait qu'on le révérât comme un *Dieu* sur qui la mort n'a point de prise. C'est à quoi tendait, sans doute, ce qu'il dit au commencement de son règne : *qu'il était établi de* Dieu *pour être le* Dieu de Pharaon. *Elie*, à son exemple, *Romulus*, *Zamolxis*, et tous ceux qui ont eu la sote vanité d'éterniser leurs noms, ont caché le tems de leur mort pour qu'on les crût immortels.

PARAG. II.

Mais, pour revenir aux législateurs, il n'y en a point eu qui n'aient fait émaner leurs lois (1) de quelques *divinités*, et qui n'aient tâché de persuader qu'ils étaient eux-mêmes quelque chose de plus que de simples mortels. *Numa Pompilius* ayant goûté les douceurs de la solitude, eut peine à la quitter pour remplir le trône de *Romulus* ; mais s'y voyant forcé par les acclamations publiques, il profita de la dévotion des *romains*, et leur insinua qu'il conversait avec les *Dieux* ; qu'ainsi, s'ils le voulaient absolument pour leur *roi*, ils devaient se résoudre à lui obéir aveuglément, et observer religieusement les lois et les instructions divines qui lui avaient été dictées par la *nymphe Egérie*.

---

(1) Voyez HOBBES LEVIATHAN, de homine, cap. 12, pag. 59 et 60.

Alexandre-le-Grand n'eut pas moins de vanité ; non content de se voir le *maître* du monde, il voulut qu'on le crût *fils* de *Jupiter*. *Persée* prétendait aussi tenir sa naissance du même *Dieu* et de la *vierge Danaé*. *Platon* regardait *Apollon* comme son père, qui l'avait eu d'une *vierge*. Il y eut encore d'autres personnages qui eurent la même folie : sans doute que tous ces grands hommes croyaient ces rêveries fondées sur l'opinion des *égyptiens*, qui soutenaient que l'esprit de *Dieu* ne pouvait avoir commerce avec une femme, et la rendre féconde.

En révolution, combien de changemens ! . .
Le *ciel* nous a fait naître en d'assez heureux tems.
Pour voir le monde . . . Ici l'*italien*,
Faible, est timide à l'aspect d'une étole ;
Le fier *français* ne s'étonnant de rien,
Irait braver le *pape* au capitole . . .
Et le grand *turc* en turban, bon chrétien,
Réciterait l'oraison du symbole,
Et prirait *Dieu* pour l'arabe païen,
Sans avoir de soucis d'aucune rocambole
D'expédient, ni d'user du moyen
D'abattre *autel* et le culte ou l'idole,
L'Etre suprême, unique et seul soutien,
N'exige pas, pour offrande, une obole,
D'aucune secte, du *juif*, ni *plébéien* ;
Qu'est-il besoin de temple ou métropole ? . .
Le cœur du juste est le souverain bien,
Comme un *soleil* brillant sur l'auréole.

BOUQUET AU PAPE.

Eh toi, que les flatteurs ont paré d'un vain titre,
De l'Europe en ce jour te diras-tu l'arbitre ?...
Pontife charitable et l'ami des humains,
Fais des pères de famille autant de souverains...
Les successeurs du *Christ*, au fond du sanctuaire,
Ont-ils mis, sans rougir, l'inceste et l'adultère ?...
Sois donc le dernier fourbe, et ton dernier soupir,
Te fera plus d'honneur, d'estime et de plaisir,
Que tous les monumens élevés à la gloire
De tes prédécesseurs au temple de mémoire,
On lira sur ta tombe, il fut digne d'amour,
Le *père* de l'*église* et l'*oracle du jour.*

Principis Ecclesiæ dotes vis tergere... Magni

Quid quid habet virtus Colligo; pictus erit.

Les talens du savant & les vertus du Sage
L'air noble & bienfaisant dont chacun est épris,
Rendent bien mieux, que cette image
Le vrai portrait de PIE SIX.

F. Poucharaux.

CHAPITRE V.

De Jésus-Christ.

PARAG. I.

JESUS-CHRIST, qui n'ignorait ni les maximes, ni la science des *égyptiens*, donna cours à cette opinion : il la crut propre à son dessein. Considérant combien *Moïse* s'était rendu célèbre, quoiqu'il n'eût commandé qu'un peuple d'ignorans, il entreprit de bâtir sur ce fondement, et se fit suivre par quelques imbécilles, auxquels il persuada qne le *St.-Esprit* était son père, et sa mère une *vierge* : ces bonnes gens, accoutumés à se payer de songes et de rêveries, adoptèrent ses notions et crurent tout ce qu'il voulut, d'autant plus qu'une pareille naissance n'était pas véritablement quelque chose de trop merveilleux pour eux (1).

Etre donc né d'une vierge par l'opération de l'esprit saint, n'est pas plus extraordinaire ni plus miraculeux que ce que content les *tartares* de leur *Gengiskan*, dont une vierge fut aussi la mère; les *chinois* disent que le *Dieu Foé* devait le jour à une vierge rendue féconde par les rayons du soleil.

Ce prodige arriva dans un tems où les *juifs*, lassés

(1) Qu'un pigeon blanc, à tire d'aile,
Vienne obombrer une pucelle,
Rien n'est surprenant en cela;
L'on en vit autant en Lydie,
Et le beau cigne de Léda
Vaut bien le pigeon de Marie.

de leur *Dieu*, comme ils l'avaient été de leurs juges (1), en voulaient avoir un visible à l'exemple d'autres nations. Comme le nombre des sots est infini, *Jésus-Christ* trouva des sujets par-tout ; mais son extrême pauvreté était un obstacle invincible (2) à son élévation, les *pharisiens*, tantôt ses admirateurs, tantôt jaloux de l'audace de ses réponses, le déprimaient ou l'élevaient, selon l'humeur inconstante de la populace. Le bruit courut de sa *divinité* ; mais, dénué de forces essentielles, il était impossible que son dessein réussît, quelques malades qu'il guérit, quelques prétendus morts qu'il ressuscita, lui donnèrent de la vogue ; mais n'ayant ni argent ni armée, il ne pouvait manquer de périr. S'il eut eu ces deux moyens, il n'eut pas moins réussi que *Moïse* et *Mahomet*, ou que tous ceux qui ont eu l'ambition de s'élever au-dessus des autres. S'il a été plus malheureux, il n'a pas été moins adroit ; et quelques endroits de son histoire prouvent que le plus grand défaut de sa politique a été de n'avoir pas assez pourvu à sa sûreté. Du reste, je ne trouve pas qu'il ait plus mal pris ses mesures que les deux autres ; sa loi est au moins devenue l'objet de la croyance des peuples qui se flattent d'être les plus sages du monde.

PARAG. II.

De la politique de Jésus-Christ.

Est-il rien, par exemple, de plus subtil que la réponse

---

(1) 4e. livre de SAMUEL, chap. 8. Les israélites, mécontens des enfans de SAMUEL, demandent un ROI.

(2) JESUS-CHRIST était dans la secte des PHARISIENS, c'est-à-dire des misérables, et ceux-là étaient tous opposés aux SADUCEENS, qui formaient la secte des riches, etc. Voyez le talmud.

de *Jésus* au sujet de la femme surprise en *adultère* ? Les *juifs* lui ayant demandé s'ils lapideraient cette femme, au lieu de répondre positivement à la question, ce qui l'aurait fait tomber dans le piège que ses ennemis lui tendaient, la négative étant directement contre la loi, et l'affirmative le convaincant de rigueur et de cruauté, qui lui eussent aliéné les esprits ; au lieu, dis-je, de répartir comme eût fait un homme ordinaire : *que celui*, dit-il, *d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre*. Réponse adroite et qui montre bien la présence de son esprit. Qu'une autre fois interrogé s'il était permis de payer le tribut à *César*, et voyant l'image du prince sur la pièce qu'on lui montrait, il éluda la difficulté, en répondant : *qu'on eût à rendre à* César *ce qui appartenait à* César. La difficulté consistait en ce qu'il se rendait criminel de lèze-majesté, s'il niait que cela fût permis, et qu'en disant qu'il le fallait payer, il renversait la loi de *Moïse ;* ce qu'il protesta ne vouloir jamais faire, lorsqu'il se crut, sans doute, trop foible pour le faire impunément ; car, quand il se fût rendu plus célèbre, il la renversa presque totalement ; il fit comme ces princes qui promettent toujours de confirmer les privilèges de leurs sujets, pendant que leur puissance n'est pas encore bien établie, mais qui, dans la suite, ne s'embarrassent point de tenir leurs promesses.

Quand les *pharisiens* lui demandèrent : *de quelle autorité il se mêlait de prêcher et d'enseigner le peuple, Jésus-Christ*, pénétrant leur dessein qui ne tendait qu'à le convaincre de mensonge, soit qu'il répondît, que c'était par une autorité humaine, parce qu'il n'était point du corps sacerdotal qui, seul, était chargé de l'instruction

du peuple, soit qu'il se ventât de prêcher par l'ordre exprès de *Dieu*, sa doctrine étant opposée à la loi de *Moïse*, il se tira d'affaire en les embarrassant eux-mêmes, et en leur demandant *au nom de qui* Jean *avait baptisé ?*

Les *pharisiens*, qui s'opposaient par politique au baptême de *Jean*, se fussent condamnés eux-mêmes, en avouant que c'était au nom de *Dieu :* s'ils ne l'avouaient pas, ils s'exposaient à la rage de la populace qui croyait le contraire. Pour sortir de ce mauvais pas, ils répondirent, *qu'ils n'en savaient rien.* A quoi *Jésus-Christ* répondit : *qu'il n'était pas obligé de leur dire pourquoi et au nom de qui il prêchait.*

PARAG. III.

Telles étaient les défaites du destructeur de l'ancienne loi, et du père de la nouvelle religion qui fut bâtie sur les ruines de l'ancienne, où un esprit désintéressé ne voit rien de plus divin que dans les religions qui l'ont précédée. Son fondateur, qui n'était pas tout-à-fait ignorant, voyant l'extrême corruption de la république des juifs, la jugea proche de sa fin, et crut qu'une autre devait renaître de ses cendres.

La crainte d'être prévenu par des hommes plus adroits que lui, le fit hâter de s'établir par des moyens opposés à ceux de *Moïse.* Celui-ci commença par se rendre terrible et formidable aux autres nations : *Jésus-Christ*, au contraire, les attira à lui par l'espérance des avantages d'une autre vie que l'on obtiendrait, disait-il, en croyant en lui ; tandis que *Moïse* ne promettait que des biens temporels aux observateurs de sa loi : *Jésus-Christ* en fit espérer qui ne finiraient jamais. Les lois

de

le l'un ne regardaient que l'extérieur; celles de l'autre vont jusqu'à l'intérieur, influent sur les pensées, et prennent en tout l'opposé de la loi de *Moïse*; d'où il s'ensuit que *Jésus-Christ* crut, avec *Aristote*, qu'il en est de la religion et des états comme de tous les individus qui s'engendrent et qui se corrompent; et, comme il ne se fait rien que de ce qui s'est corrompu, nulle loi ne cède à l'autre qui ne lui soit contraire. Or, comme on a de la peine à se résoudre de passer d'une loi à une autre, et comme la plupart des esprits sont difficiles à ébranler en matière de religion, *Jésus-Christ*, à l'imitation des autres novateurs, eut recours aux miracles, qui ont toujours été l'écueil des ignorans et l'asile des ambitieux adroits.

PARAG. IV.

Par ce moyen le christianisme étant fondé, *Jésus-Christ* songea habilement à profiter des erreurs de la politique de *Moïse*, et à rendre sa nouvelle loi éternelle; entreprise qui lui réussit au-delà, peut-être, de ses espérances. Les prophètes hébreux pensaient faire honneur à *Moïse*, en prédisant un successeur qui lui ressemblerait, c'est-à-dire, un *Messie* grand en vertus, puissant en biens, et terrible à ses ennemis; cependant leurs prophéties ont produit un effet tout contraire: quantité d'ambitieux ayant pris de là occasion de se faire passer pour le *Messie* annoncé, ils occasionnèrent des révoltes qui ont duré jusqu'à l'entière destruction de l'ancienne république des hébreux. *Jésus-Christ*, plus habile que les prophètes mosaïques, pour décréditer d'avance ceux qui s'éleveraient contre lui, a prédit qu'un tel homme serait le grand ennemi de *Dieu*, le

favori des démons, l'assemblage de tous les vices, et la désolation du monde.

Après de si beaux éloges, il paraît que personne ne doit être tenté de se dire l'*Antechrist*, et je ne crois pas qu'on puisse trouver de meilleur secret pour éterniser une loi, qu'il n'y ait rien de plus fabuleux que tout ce qu'on a débité de cet *Antechrist* prétendu. *St.-Paul* disait de son vivant qu'il était déjà né, par conséquent qu'on était à la veille de l'avénement de *Jésus-Christ*; cependant, il y a plus de seize cens ans d'écoulés depuis la prédication de la naissance de ce formidable personnage, sans que personne en ait ouï parler. J'avoue que quelques-uns ont appliqué ces paroles à *Ebion* et à *Cérinthus*, deux grands ennemis de *Jésus-Christ*, dont ils combattirent la prétendue divinité; mais on peut dire aussi que, si cette interprétation est conforme au sens de l'apôtre, ce qui n'est nullement croyable, ces paroles désignent, dans tous les siècles, une infinité d'*Antechrits*, n'y ayant point de vrais savans qui croient blesser la vérité, en disant que l'histoire de *Jésus-Christ* est une (1) fable méprisable, et que sa loi n'est qu'un tissu de rêveries que l'ignorance a mis en vogue, que l'intérêt entretient, et que la tyrannie protège.

PARAG. V.

On prétend néanmoins qu'une religion établie sur des

---

(1) C'est le jugement qu'en portait le pape LEON X, comme il paraît par ce mot si connu et si hardi dans un siècle où l'esprit philosophique avait fait encore si peu de progrès. „ On sait de tems „ immémorial, disait-il au cardinal BEMBO, combien cette fable de „ JESUS-CHRIST nous a été profitable “. „ Quantum nobis nostrisque „ ea de Christo fabula profuerit, satis est omnibus sæculis notum “.

fondemens si faibles, est divine et surnaturelle, comme si on ne savait pas qu'il n'y a point de gens plus propres à donner cours aux plus absurdes opinions, que les femmes et les idiots ; il n'est donc pas merveilleux que *Jésus-Christ* n'eut pas des savans à sa suite, il n'ignorait pas que sa loi ne pouvait s'accorder avec le bon sens ; voilà sans doute pourquoi il déclamait si souvent contre les sages qu'il exclut de son royaume, où il n'admet que les pauvres d'esprit, les simples et les imbécilles. Les esprits raisonnables doivent se consoler de n'avoir rien à démeler avec des insensés.

PARAG. VI.

De la morale de Jésus-Christ.

Quant à la morale de *Jésus-Christ*, on n'y voit rien de divin qui la doive faire préférer aux écrits des anciens, ou plutôt tout ce qu'on y voit en est tiré ou imité ; *St.-Augustin* (1) avoue qu'il a trouvé dans quelques-uns de leurs écrits tout le commencement de l'évangile selon *St.-Jean*. Ajoutez à cela que l'on remarque que cet apôtre était tellement accoutumé à piller les autres, qu'il n'a point fait difficulté de dérober aux prophètes leurs énigmes et leurs visions, pour en composer son apocalypse. D'où vient, par exemple, la conformité qui se trouve entre la doctrine des vieux et nouveau testamens et les écrits de *Platon*, sinon de ce que les *rabins* et ceux qui ont composé les écritures ont pillé ce grand homme ? ... La naissance du monde a plus de vraisemblance dans son *Timée* que dans le livre de la *Genèse* ; cependant on ne peut pas dire que cela vienne de ce que *Platon* aura lu, dans son voyage

(1) Confessions, liv. 7, cap. 9, vs. 20.

d'*Egypte*, les livres judaïques, puisqu'au rapport de *St.-Augustin* (1), le *roi Ptolomée* ne les avait pas encore fait traduire quand ce philosophe y voyagea.

La description du pays que *Socrate* fait à *Simias* dans le *Phaedon* offre infiniment plus de graces que le *paradis terrestre*; et la fable des *Androgynes* (2) est sans comparaison mieux trouvée que tout ce que nous apprenons de la *Genèse* au sujet de l'extraction de l'une des côtes d'*Adam* pour en former la femme, etc. Y a-t-il encore rien qui ait plus de rapport aux deux embrâsemens de *Sodôme* et de *Gomorrhe* que celui que causa *Phaëton*? ... Y a-t-il rien de plus conforme que la chute de *Lucifer* et celle de *Vulcain*, ou celle des *Géans abymés* par la foudre de *Jupiter*? ... Quelles choses se ressemblent mieux que *Samson* et *Hercule*, *Elie* et *Phaëton*, *Joseph* et *Hyppolite*, *Nabuchodonosor* et *Lycaon*, *Tantale* et le *mauvais riche*, la manne des *israélites* et l'*ambroisie* des *Dieux*? ... *St.-Augustin* (3), *St.-Cyrille*, et *Théophilacte* comparent *Jonas* à *Hercule*, surnommé *Trinoctius*, parce qu'il fut trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine.

Le fleuve de *Daniel*, représenté au chap. VII de ses prophéties, est une imitation visible du *Pyriphlégéton* dont il est parlé au dialogue de l'immortalité de l'ame. On a tiré le péché originel de la boîte de *Pandore*, le sacrifice d'*Isaac* et de *Jephté* de celui d'*Iphigénie*, en la place de laquelle une biche fut substituée. Ce qu'on rapporte de *Loth* et de sa femme est tout-à-fait

---

(1) Confessions, liv. 7, cap. 9, vs. 20.

(2) Voyez dans le banquet de PLATON, le discours d'ARISTOPHANE

(3) Cité de DIEU, liv. 1, chap. 14.

conforme à ce que la fable nous apprend de *Baucis* et de *Philémon* ; l'histoire de *Persée* et de *Bellérophon* est le fondement de celle de *St.-Michel* et du démon qu'il vainquit ; enfin, il est constant que les auteurs de l'écriture ont transcrit, presque mot à mot, les œuvres d'*Hésiode* et d'*Homère*.

PARAG. VII.

Quant à *Jésus-Christ*, *Celse* montrait, au rapport d'*Origene* (1), qu'il avait tiré de *Platon* ses plus belles sentences. Telle est celle qui porte : qu'*un chameau passerait plutôt par le trou d'une aiguille, qu'il n'est aisé à un riche d'entrer dans le royaume de* Dieu (2). C'est à la secte des *pharisiens*, dont il était, que ceux qui croient en lui doivent la croyance qu'ils ont de l'immortalité de l'ame, de la résurrection, de l'enfer, et la plus grande partie de sa morale, où je ne vois rien qui ne soit dans celle d'*Epictete*, d'*Epicure* et de quantité d'autres. Ce dernier était cité par *St.-Jérôme* (3) comme un homme dont la vertu faisait honte aux meilleurs chrétiens, et dont la vie était si sobre, que ses meilleurs repas n'étaient qu'un peu de fromage, du pain et de l'eau : avec une vie si frugale, ce philosophe, tout païen qu'il était, disait qu'il valait mieux être infortuné et content de son sort, que d'être riche et opulent sans avoir de raison ; ajoutant qu'il est rare que la fortune et la sagesse se trouvent réunies dans un même sujet, et qu'on ne saurait être heureux ni

---

(1) Liv. 6, contre CELSE.

(2) Liv. 8, chap. 4.

(3) Liv. 2, contre JOVINIEN, chap. 8.

vivre satisfait qu'autant que notre félicité est accompagnée de prudence, de justice et d'honnêteté, qui sont les qualités d'où résulte la vraie et solide volupté.

Pour *Epictete*, je ne crois pas que jamais aucun homme, sans en excepter *Jésus-Christ*, ait été plus ferme, plus austère, plus égal, et ait eu une morale pratique plus sublime que la sienne. Je ne dis rien qu'il ne me fût aisé de prouver, si c'en était ici le lieu ; mais, de peur de passer les bornes que je me suis prescrites, je ne rapporterai des belles actions de sa vie qu'un seul exemple. Etant esclave d'un affranchi, nommé *Epaphrocite*, capitaine des gardes de *Néron*, il prit fantaisie à ce brutal de lui tordre la jambe ; *Epictete* s'appercevant qu'il y prenait plaisir, lui dit, en souriant, qu'il voyait bien que le jeu ne finirait pas qu'il ne lui eût cassé la jambe ; ce qui arriva comme il l'avait prédit. *Eh bien!* continua-t-il d'un visage égal et riant : *ne vous avais-je pas bien dit que vous me casseriez la jambe ?* Y eut-il jamais de constance pareille à celle-là ? Et peut-on dire que *Jésus-Christ* ait été jusques-là, lui qui pleurait et suait de peur à la moindre alarme qu'on lui donnait, et qui témoigna, près de mourir, une pusillanimité tout-à-fait singulière, et que l'on ne vit point dans ses martyrs.

Si l'injure des tems ne nous eut pas ravi le livre qu'*Arrien* avait fait de la vie et de la mort de notre philosophe, je suis persuadé que nous verrions bien d'autres exemples de sa patience. Je ne doute pas qu'on ne dise de cette action, ce que les prêtres disent des vertus des philosophes, que c'est une vertu dont la vanité est la base, et qui n'est point en effet ce qu'elle paraît ; mais je sais bien que ceux qui tiennent ce lan-

gage, sont de ces gens qui disent en chaire tout ce qui leur vient à la bouche, et croient avoir bien gagné l'argent qu'on leur donne pour instruire le peuple, quand ils ont déclamé contre les seuls hommes qui savent ce que c'est que la droite raison et la véritable vertu ; tant il est vrai que rien au monde n'approche si peu des mœurs des vrais sages, que les actions de ces hommes superstitieux qui les décrient ; ceux-ci semblent n'avoir étudié que pour parvenir à un poste qui leur donne du pain ; ils sont vains et s'applaudissent quand ils l'ont obtenu, comme s'ils étaient parvenus à un état de perfection, bien qu'il ne soit pour ceux qui l'obtiennent, qu'un état d'oisiveté, d'orgueil, de licence et de volupté, où la plupart ne suivent rien moins que les maximes de la religion qu'ils professent. Mais laissons-là des gens qui n'ont aucune idée de la vertu réelle, pour examiner la divinité de leur maître.

PARAG. VIII.

Après avoir examiné la politique et la morale du *Christ*, où l'on ne trouve rien d'aussi utile et d'aussi sublime que dans les écrits des anciens philosophes, voyons si la réputation qu'il s'est acquise après sa mort est une preuve de sa divinité. Le peuple est si accoutumé à la déraison, que je m'étonne qu'on prétende tirer aucune conséquence de sa conduite ; l'expérience nous prouve qu'il court toujours après des fantômes, et qu'il ne fait et ne dit rien qui marque du bon sens. Cependant c'est sur de pareilles chimères, qui ont ont été de tous tems en vogue, malgré les efforts des savans qui s'y sont toujours opposés, que l'on fonde sa croyance.

Quelques soins qu'ils aient pris pour déraciner les

folies régnantes, le peuple ne les a quittées qu'après en avoir été rassasié.

Moïse eut beau se vanter d'être l'interprète de *Dieu*, prouver sa mission et ses droits par des signes extraordinaires, pour peu qu'il s'absentât, (ce qu'il faisait de tems à autre pour conférer, disait-il, avec *Dieu*, et ce que firent pareillement *Numa Pompilius* et plusieurs autres législateurs); pour peu, dis-je, qu'il s'absentât, il ne trouvait, à son retour, que les traces du culte des *Dieux* que les *hébreux* avaient vus en *Egypte*. Il eut beau les tenir quarante ans dans un désert pour leur faire perdre l'idée des *Dieux* qu'ils avaient quittés, ils ne les avaient pas encore oubliés; ils en voulaient toujours de visibles, qui marchassent devant eux; ils les adoraient opiniâtrement, quelque cruauté qu'on leur fit éprouver.

La seule haine qu'on leur inspira pour les autres nations, par un orgueil dont les plus idiots sont capables, leur fit perdre insensiblement le souvenir des *Dieux d'Egypte* pour s'attacher à *celui* de *Moïse* : on l'adora quelque-tems avec toutes les circonstances marquées dans la loi; mais on le quitta par la suite, pour suivre celle de *Jésus-Christ*, par cette inconstance qui fait courir après la nouveauté.

PARAG. IX.

Les plus ignorans des *hébreux* avaient adopté la loi de *Moïse* : ce fut aussi de pareilles gens qui coururent après *Jésus*; et, comme le nombre est infini, et qu'ils s'aiment les uns les autres, on ne doit pas s'étonner si les nouvelles erreurs se répandirent aisément. Ce n'est pas que les nouveautés ne soient dangereuses pour ceux

ceux qui les embrassent ; mais l'enthousiasme qu'elles excitent anéantit la crainte. Ainsi, les disciples de *Jésus-Christ*, tout misérables qu'ils étaient à sa suite, pauvres et mourans de faim, (comme on le voit par la nécessité où ils furent un jour avec leur conducteur d'arracher des épis dans les champs pour se nourrir) ; les disciples de *Jésus-Christ*, dis-je, ne commencèrent à se décourager que lorsqu'ils virent leur maître entre les mains des bourreaux et hors d'état de leur donner les biens, la puissance et les grandeurs qu'il leur avait fait espérer.

Après sa mort, ses disciples, au désespoir de se voir frustrés de leurs espérances, firent de nécessité vertu : bannis de tous les lieux, et poursuivis par les *juifs* qui voulaient les traiter comme leur *maître*, ils se répandirent dans les contrées voisines, où, sur le rapport de quelques femmes, ils débitèrent sa résurrection, sa filiation divine, et le reste des fables dont les évangiles sont remplis.

La peine qu'ils avaient à réussir parmi les *juifs*, les fit résoudre à chercher fortune chez les *gentils*, et à tenter s'ils ne seraient pas plus heureux parmi des étrangers ; mais comme il fallait plus de science qu'ils n'en avaient, les *gentils* étant philosophes, et par conséquent trop amis de la raison pour se rendre à des bagatelles, les sectateurs de *Jésus* gagnèrent un jeune homme (1) d'un esprit bouillant et actif, un peu mieux instruit que des pêcheurs sans lettres, ou plus capable de faire écouter son babil ; celui-ci s'associant avec eux par un coup du ciel, (car il fallait du merveilleux),

(1) St.-Paul.

attira quelques partisans à la secte naissante, par la crainte des prétendues peines d'un enfer, imité des fables des anciens poëtes, et par l'espérance des joies du paradis, où il eut l'imprudence de faire dire qu'il avait été enlevé.

Ces disciples, à force de prestiges et de mensonges, procurèrent à leur maître l'honneur de passer pour un *Dieu*, honneur auquel *Jésus*, de son vivant, n'avait pu parvenir. Son sort ne fut pas meilleur que celui d'*Homère*, ni même si honorable, puisque six des villes qui avaient chassé et méprisé ce dernier pendant sa vie, se firent la guerre pour savoir à qui resterait l'honneur de lui avoir donné le jour.

PARAG. X.

On peut juger, par tout ce que nous avons dit, que le christianisme n'est, comme toutes les autres religions, qu'une imposture grossièrement tissue, dont le succès et les progrès étonneraient même ses inventeurs s'ils revenaient au monde; mais, sans nous engager plus avant dans un labyrinthe d'erreurs, d'inepties et de contradictions visibles dont nous avons assez parlé, disons quelque chose de *Mahomet*, qui a fondé une loi sur des maximes toutes opposées à celles de *Jésus-Christ*.

MAHOMET

Ne fais-tu pas encore Homme faible et ſuperbe,
Que l'Inſecte inſenſible, enſeveli ſous l'herbe,
Et l'Aigle impérieux, qui plane au haut du Ciel,
Rentre dans le néant aux yeux de l'Eternel?
Les mortels ſont égaux; ce n'eſt point leur naiſſance,
C'eſt la ſeul vertu qui fait leur différence.

Devisme Sculp. *C.ᵉⁿ Hotte Ed. et Int.*

CHAPITRE VI.

De Mahomet.

PARAG. I.

A peine les disciples du *Christ* avaient éteint la loi *mosaïque*, pour introduire celle *chrétienne*, que les hommes, entraînés par la force et par leur inconstance ordinaire, suivirent un nouveau législateur, qui s'éleva par les mêmes voies que *Moïse*; il prit, comme lui, le titre de prophète et d'envoyé de *Dieu*; comme lui, il fit des miracles, et sut mettre à profit les passions du peuple. D'abord il se vit escorté d'une populace ignorante, à laquelle il expliquait les nouveaux ordres du *ciel*. Ces misérables, séduits par les promesses et les fables de ce nouvel imposteur, répandirent sa renommée, et l'exaltèrent au point d'éclipser celle de ses prédécesseurs.

Mahomet n'était pas un homme qui parût propre à fonder un empire, il n'excellait ni en politique (1), ni

(1) „ MAHOMET, dit le Cte. de BOULAINVILLIERS, était ignorant des lettres vulgaires, je veux le croire; mais il ne l'était pas assurément de toutes les connaissances qu'un grand voyageur peut acquérir avec beaucoup d'esprit naturel, lorsqu'il s'efforce de l'employer utilement. Il n'était point ignorant dans sa propre langue, dont l'usage, et non la lecture, lui avait appris toute la finesse et les beautés. Il n'était point ignorant dans l'art de savoir rendre odieux ce qui est véritablement condamnable, et de peindre la vérité avec des couleurs simples et vives, qui ne permettent pas de la méconnaître. En effet, tout ce qu'il a dit est vrai, par rapport aux dogmes essentiels à la religion; mais il n'a pas dit tout ce qui est vrai, et c'est en cela seul que notre religion diffère de la sienne ". Il ajoute plus

en philosophie ; il ne savait ni lire ni écrire. Il avait même si peu de fermeté, qu'il eût souvent abandonné son entreprise, s'il n'eût été forcé à soutenir la gageure par l'adresse d'un de ses sectateurs. Dès qu'il commença à s'élever et à devenir célèbre, *Coraïs*, puissant *arabe*, jaloux qu'un homme de néant eût l'audace d'abuser le peuple, se déclara son ennemi, et traversa son entreprise ; mais le peuple, persuadé que *Mahomet* avait des conférences avec *Dieu* et ses agens, fit qu'il l'emporta sur son ennemi ; la famille de *Coraïs* eut le dessous, et *Mahomet* se voyant suivi d'une foule imbécille qui le croyait un homme divin, crut n'avoir plus besoin de son compagnon ; mais, de peur que celui-ci ne découvrît ses impostures, il voulut le prévenir ; et, pour le faire plus sûrement, il l'accabla de promesses, et lui jura qu'il ne voulait devenir grand que pour partager avec lui son pouvoir auquel il avait tant contribué. „ Nous touchons, dit-il, au tems de notre élévation, „ nous sommes sûrs d'un grand peuple que nous avons „ gagné ; il s'agit de nous assurer de lui par l'artifice „ que vous avez si heureusement imaginé ". En même-tems il lui persuada de se cacher dans la fosse des oracles.

C'était un puits d'où il parlait pour faire croire au peuple que la voix de *Dieu* se déclarait pour *Mahomet*, qui était au milieu de ses prophètes. Trompé par les

---

bas que : „ MAHOMET n'a été ni grossier, ni barbare ; qu'il a conduit son entreprise avec tout l'art, toute la délicatesse, toute la constance, l'intrépidité, les grandes vues dont ALEXANDRE et CESAR eussent été capables en sa place, etc. « Vie de MAHOMET par le Cte. de BOULAINVILLIERS, liv. 2. pag. 266, 267 et 268, édit. d'Amst. 1731.

caresses de ce perfide, son associé alla dans la fosse contrefaire l'oracle à son ordinaire; *Mahomet*, passant alors à la tête d'une multitude infatuée, on entendit une voix qui disait : „ Moi, je suis votre *Dieu*, je „ déclare que j'ai établi *Mahomet* pour être le pro- „ phète de toutes les nations; ce sera de lui que vous „ apprendrez ma véritable loi, que les *juifs* et les *chré-* „ *tiens* ont altérée ". Il y avait long-tems que cet homme jouait ce rôle; mais enfin il fut payé par la plus grande et la plus noire ingratitude. En effet, *Mahomet* entendant la voix qui le proclamait un homme divin, se tournant vers le peuple, lui commanda, au nom de ce *Dieu* qui le connaissait pour son prophète, de combler de pierres cette fosse d'où était sorti en sa faveur un témoignage si authentique, en mémoire de la pierre que *Jacob* éleva pour marquer le lieu où *Dieu* lui était apparu. Ainsi périt le misérable qui avait contribué à l'élévation de *Mahomet;* ce fut sur cet amas de pierres que le dernier des plus célèbres imposteurs a établi sa loi : ce fondement est si solide et fixé de telle sorte, qu'après plus de mille ans de règne on ne voit pas encore d'apparence qu'il soit sur le point d'être ébranlé.

PARAG. II.

Ainsi *Mahomet* s'éleva et fut plus heureux que *Jésus*, en ce qu'il vit, avant sa mort, le progrès de sa loi, ce que le *fils de Marie* ne put faire à cause de sa pauvreté. Il fut même plus heureux que *Moïse*, qui, par un excès d'ambition se précipita lui-même pour finir ses jours; *Mahomet* mourut en paix et au comble de ses souhaits; il avait de plus quelque certi-

tude que sa doctrine subsisterait après sa mort, l'ayant accommodée au génie de ses sectateurs nés et élevés dans l'ignorance ; ce qu'un homme plus habile n'eût peut-être pu faire.

Voilà, lecteur, ce qu'on peut dire de plus remarquable touchant les trois célèbres législateurs, dont les religions ont subjugué une grande partie de l'univers. Ils étaient tels que nous les avons dépeints ; c'est à vous d'examiner s'ils méritent que vous les respectiez, et si vous êtes excusable de vous laisser conduire par des guides que la seule ambition a élevés, et dont l'ignorance éternise les rêveries. Pour vous guérir des erreurs dont ils vous ont aveuglés, lisez ce qui suit avec un esprit libre et désintéressé ; ce sera le moyen de découvrir la vérité.

CHAPITRE VII.

Vérités simples, sensibles et évidentes.

PARAG. I.

MOÏSE, *Jésus* et *Mahomet* étant tels que nous venons de les peindre, il est évident que ce n'est point dans leurs écrits qu'il faut chercher une véritable idée de la *divinité*. Les apparitions et les conférences de *Moïse* et de *Mahomet*, de même que l'origine divine de *Jésus*, sont les plus grandes impostures qu'on ait pu mettre au jour, et que vous devez fuir si vous aimez la vérité.

PARAG. II.

Dieu n'étant, comme on a vu, que la nature, ou, si l'on veut, l'assemblage de tous les êtres, de toutes les propriétés et de toutes les énergies, est nécessairement la cause imminente et non distincte de ses effets; il ne peut être appelé ni bon, ni méchant, ni juste, ni miséricordieux, ni jaloux; ce sont des qualités qui ne conviennent qu'à l'homme : par conséquent, il ne saurait ni punir, ni récompenser. Cette idée de punitions et de récompenses ne peut séduire que des ignorans qui ne conçoivent l'être simple, qu'on nomme *Dieu*, que sous des images qui ne lui conviennent nullement : ceux qui se servent de leur jugement, sans confondre ses opérations avec celles de l'imagination, et qui ont la force de se défaire des préjugés de l'enfance, sont les seuls qui s'en fassent une idée claire et distincte. Ils l'envisagent comme la source de tous les êtres, qui les produit sans distinction, les uns n'étant pas préfé-

rables aux autres à son égard, et l'homme ne lui coûtant pas plus à produire que le plus petit vermisseau ou la moindre plante.

PARAG. III.

Il ne faut donc pas croire que l'être universel, qu'on nomme communément *Dieu*, fasse plus de cas d'un homme que d'une fourmi, d'un lion plus que d'une pierre ; il n'y a rien à son égard de beau ou de laid, de bon ou de mauvais, de parfait ou d'imparfait ; il ne s'embarrasse point d'être loué, prié, recherché, caressé (1) ; il n'est point ému de ce que les hommes font ou disent ; il n'est susceptible ni d'amour, ni de haine (2) ; en un mot, il ne s'occupe pas plus de l'homme que du reste des créatures, de quelque nature qu'elles soient. Toutes ces distinctions ne sont que des inventions d'un esprit borné : l'ignorance les imagina, l'intérêt les fomente, et l'ambition les entretient.

PARAG. IV.

Ainsi, tout homme sensé ne peut croire ni *Dieux*,

---

(1) Un DIEU n'a pas besoin de nos vœux assidus :
Si l'on peut l'offenser, c'est par des injustices,
Il nous juge sur nos vertus,
Et non pas sur nos sacrifices ;
Puisqu'aucuns d'eux ne LUI sont dûs.

(2) Omnis enim per se divûm natura necesse est
Immortali ævo summa cum pace fruatur,
Semota ab nostris rebus, se junctaque longè,
Nam privata dolore omni privata periclis,
Ipsa sui pollens opibus : nihil indigna nostri,
Nec benè pro meritis capitur, nec tangitur irâ.
LUCRET. de rerum nat., lib. I, vs. 57 et seq.

ni *enfer*, ni *esprits*, ni *diables*, de la manière qu'on en parle communément. Tous ces grands mots n'ont été forgés que pour éblouir ou intimider le vulgaire. Que ceux donc qui veulent se convaincre encore mieux de cette vérité, prêtent une sérieuse attention à ce qui suit, et s'accoutument à ne porter des jugemens, qu'après de mûres réflexions.

PARAG. V.

Une infinité d'astres que nous voyons au-dessus de nous, ont fait admettre autant de corps solides où ils se meuvent, parmi lesquels il y en a un destiné à la *cour* céleste, où *Dieu* se tient comme un *roi* au milieu de ses courtisans. Ce lieu est le séjour des bienheureux où l'on suppose que les bonnes ames vont se rendre en quittant le corps. Mais, sans nous arrêter à une opinion si frivole, et que nul homme de bon sens ne peut admettre, il est certain que ce que l'on appelle *ciel*, n'est autre chose que la continuation de l'air qui nous environne, fluide dans lequel les planètes se meuvent, sans être soutenues par aucune masse solide, de même que la terre que nous habitons.

PARAG. VI.

Comme l'on a imaginé un ciel dont on a fait le séjour de *Dieu* et des bienheureux, ou, suivant les *païens*, des *Dieux* et des *déesses*, on s'est depuis, figuré comme eux, un *enfer* ou lieu souterrein, où l'on assure que les ames des méchans descendent pour y être tourmentées; mais ce mot d'*enfer*, dans sa signification naturelle, n'exprime autre chose qu'un lieu bas et creux, que les poëtes ont inventé pour l'opposer à la demeure

des habitans célestes, qu'ils ont supposée haute et élevée. Voilà ce que signifie exactement les mots *infernus* ou *inferi* des latins, ou celui des *grecs Adês*, c'est-à-dire, lieu obscur tel qu'un *sépulcre*, ou tout autre lieu profond et redoutable par son obscurité. Tout ce qu'on en dit n'est que l'effet de l'imagination des poëtes et de la fourberie des *prêtres*; tous les discours des premiers sont figurés et propres à faire impression sur des esprits faibles, timides et mélancoliques; ils furent changés en articles de foi par ceux qui ont le plus grand intérêt à soutenir cette opinion.

CHAPITRE VIII.

De l'ame.

PARAG. I.

L'AME est quelque chose de plus délicat à traiter que ne sont le *ciel* et l'*enfer*; il est donc à propos, pour satisfaire la curiosité du lecteur, d'en parler avec plus d'étendue; mais, avant de la définir, il faut exposer ce qu'en ont pensé les plus célèbres philosophes; je le ferai en peu de mots, afin qu'on le retienne avec plus de facilité.

PARAG. II.

Les uns ont prétendu que l'ame est un *esprit* ou une substance immatérielle; d'autres ont soutenu que c'est une portion de la *divinité*; quelques-uns en font un air très-subtil; d'autres disent que c'est une harmonie de toutes les parties du corps; enfin, d'autres, que c'est la plus subtile partie du sang qui s'en sépare dans le cerveau, et se distribue par les nerfs : cela posé, la source de l'ame est le cœur où elle s'engendre; et le lieu où elle exerce ses plus nobles fonctions est le cerveau, vu qu'elle y est plus épurée des parties grossières du sang. Voilà quelles sont les opinions diverses que l'on s'est faites sur l'ame; cependant, pour mieux les développer, divisons-les en deux classes : dans l'une seront les philosophes qui l'ont crue corporelle; dans l'autre, ceux qui l'ont regardée comme incorporelle.

PARAG. III.

Pithagore et *Platon* ont avancé que l'ame était incor-

porelle, c'est-à-dire un être capable de subsister sans l'aide du corps, et qui peut se mouvoir de lui-même. Ils prétendent que toutes les ames particulières des animaux sont des portions universelles de l'ame du monde; que ces portions sont incorporelles, ou de la même nature qu'elle, comme l'on conçoit fort bien que cent petits feux sont de même nature qu'un grand feu d'où ils ont été pris.

PARAG. IV.

Ces *philosophes* ont cru que l'univers était animé par une substance immatérielle, immortelle et invisible, qui fait tout, qui agit toujours, et qui est la cause de tout mouvement et la source de toutes les ames qui en sont des émanations. Or, comme ces ames sont très-pures et d'une nature infiniment supérieure au corps, elles ne s'unissent pas, disent-ils, immédiatement, mais par le moyen d'un corps subtil comme la flamme, ou de cet air subtil et étendu, que le vulgaire prend pour le *ciel*. Ensuite elles prennent un corps encore moins subtil, puis un autre un peu moins grossier, et toujours ainsi par degrés, jusqu'à ce qu'elles puisent s'unir aux corps sensibles des animaux, où elles descendent comme dans des cachots ou des sépulcres. La mort du corps, selon eux, est la vie de l'ame qui s'y trouvait comme ensevelie, et où elle n'exerçait que faiblement ses plus nobles fonctions; ainsi, par la mort du corps, l'ame sort de sa prison, se débarrasse de la matière, et se réunit à l'ame du monde, dont elle était émanée.

D'après et suivant cette opinion, toutes les ames des animaux sont de même nature, et la diversité de leurs

fonctions ou facultés ne vient que de la différence des corps où elles entrent.

Aristote (1) admet une intelligence universelle, commune à tous les êtres, et qui fait à l'égard des intelligences particulières, ce que fait la lumière à l'égard des yeux; et, comme la lumière rend les objets visibles, l'entendement universel rend ces objets intelligibles.

Ce philosophe définit l'ame ce qui nous fait vivre, sentir, concevoir et mouvoir; mais il ne dit point quel est cet être, qui est la seule source et le principe de ses nobles fonctions, et par conséquent ce n'est point chez lui qu'il faut chercher l'éclaircissement des doutes que l'on a sur la nature de l'ame.

PARAG. V.

Dicéarque, *Asclépiade* et *Galien*, à quelques égards, ont aussi cru que l'ame était incorporelle, mais d'une autre manière; car ils ont dit que l'ame n'est autre chose que l'harmonie de toutes les parties du corps, c'est-à-dire, ce qui résulte d'un mélange exact des élémens et de la disposition des parties, des humeurs et des esprits. Ainsi, disent-ils, comme la santé n'est point une partie de celui qui se porte bien, quoiqu'elle soit en lui; de même, quoique l'ame soit dans l'animal, ce n'est point une de ses parties, mais l'accord de toutes celles dont il est composé.

Sur quoi il est à remarquer que ces auteurs croient l'*ame* incorporelle, sur un principe tout opposé à leur intention; car, dire qu'elle n'est point un corps, mais seulement quelque chose d'inséparablement attachée

---

(1) Voyez le dictionnaire de BAYLE, art. Averroès.

au corps, c'est dire qu'elle est corporelle, puisqu'on appelle corporel non-seulement ce qui est corps, mais tout ce qui forme ou accident, ou ce qui ne peut être séparé de la matière.

Voilà les *philosophes* qui soutiennent que l'*ame* est incorporelle ou immatérielle ; on voit qu'ils ne sont pas d'accord avec eux-mêmes, et par conséquent qu'ils ne méritent point d'être crus.

Passons à ceux qui ont avoué qu'elle est corporelle ou matérielle.

PARAG VI.

Diogène a cru que l'*ame* est composée d'air, d'où il a dérivé la nécessité de respirer ; et il la définit un air qui passe de la bouche par les poulmons dans le cœur, où il s'échauffe, et d'où il se distribue ensuite dans tout le corps.

Leucippe et *Démocrite* ont dit qu'elle était de feu, et que, comme le feu, elle était composée d'atomes qui pénètrent aisément toutes les parties du corps et qui le font mouvoir.

Hypocrate a dit qu'elle était composée d'eau et de feu ; *Empédocle*, des quatre élémens. *Epicure* a cru, comme *Démocrite*, que l'*ame* est composée de feu ; mais il ajoute que dans cette composition il entre de l'air, une vapeur et une autre substance qui n'a point de nom, et qui est le principe du sentiment ; que de ces quatre substances différentes, il se fait un esprit très-subtil qui se répand par-tout le corps et qui doit s'appeler l'*ame*.

Descartes soutient aussi, mais pitoyablement, que l'*ame* n'est point matérielle : je dis *pitoyablement*, car jamais philosophe ne raisonna si mal sur ce sujet que

ce grand homme ; et voici de quelle façon il s'y prend. D'abord il dit qu'il faut douter de l'existence de son corps, croire qu'il n'y en a point, puis raisonner de cette manière : *Il n'y a point de corps ; je suis pourtant : donc je ne suis pas un corps ; par conséquent, je ne puis être qu'une substance qui pense.* Quoique ce beau raisonnement se détruit assez de lui-même, je dirai néanmoins en deux mots quel est mon sentiment.

1°. Ce doute que *Descartes* propose est totalement impossible, car, quoiqu'on pense quelquefois ne point penser qu'il y ait des corps, il est vrai néanmoins qu'il y en a quand on y pense.

2°. Quiconque croit qu'il n'y a point de corps, doit être assuré qu'il n'en est pas un, nul ne pouvant douter de soi-même, ou s'il en est assuré, son doute est donc inutile.

3°. Lorsqu'il dit que l'*ame* est une substance qui pense, il ne nous apprend rien de nouveau. Chacun en convient ; mais la difficulté est de déterminer ce que c'est que cette substance qui pense ; et c'est ce qu'il ne fait pas plus que les autres.

PARAG. VII.

Pour ne point biaiser comme il a fait, et pour avoir la plus saine idée qu'on puisse se former de l'*ame* de tous les animaux, sans excepter l'homme qui est de la même nature, et qui n'exerce des fonctions différentes que par la diversité seule des organes et des humeurs, il faut faire attention à ce qui suit :

Il est certain qu'il y a dans l'Univers un fluide très-subtil ou une matière très-déliée et toujours en mouvement, dont la source est dans le soleil ; le reste est ré-

pandu dans les autres corps, plus ou moins, selon leur nature ou leur consistance. Voilà ce que c'est que l'ame du monde ; voilà ce qui le gouverne et le vivifie, et dont quelque portion est distribuée à toutes les parties qui le composent.

Cette *ame* est le feu le plus pur qui soit dans l'Univers. Il ne brûle pas de soi-même ; mais par différens mouvemens qu'il donne aux particules des autres corps où il entre, il brûle et fait ressentir sa chaleur. Le feu visible contient plus de cette matière que l'air, celui-ci plus que l'eau, et la terre en a beaucoup moins ; les plantes en ont plus que les minéraux, et les animaux encore davantage. Enfin, ce feu renfermé dans le corps, le rend capable de sentiment, et c'est ce qu'on appelle l'*ame*, ou ce qu'on nomme les *esprits animaux*, qui se répandent dans toutes les parties du corps. Or, il est certain que cette ame étant de même nature dans tous les animaux, se dissipe à la mort de l'homme ainsi qu'à celle des bêtes. D'où il suit que ce que les *poëtes* et les *théologiens* nous disent de l'autre monde est une chimère, qu'ils ont enfantée et débitée pour des raisons qu'il est aisé d'apprécier, d'imaginer, et d'accueillir comme elles le méritent.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE IX.

Des esprits qu'on nomme démons.

PARAG. I.

Nous avons dit ailleurs comment la notion des *esprits* s'est introduite parmi les hommes, et nous avons fait voir que ces *esprits* n'étaient que des fantômes qui n'existent que dans leur propre imagination.

Les premiers docteurs du genre humain n'étaient pas assez éclairés pour expliquer au peuple ce que c'était que ces fantômes, mais ils ne laissaient pas de lui dire ce qu'ils en pensaient. Les uns voyant que les fantômes se dissipaient et n'avaient nulle consistance, les appelaient *immatériels*, *incorporels*, des formes sans matière, des couleurs et des figures, sans être néanmoins des corps, ni colorés, ni figurés, ajoutant qu'ils pouvaient se revêtir d'air comme d'un habit, lorsqu'ils voulaient se rendre visibles aux yeux des hommes. Les autres disaient que c'était des corps animés, mais qu'ils étaient faits d'air ou d'une autre matière plus subtile, qu'ils épaississaient à leur gré lorsqu'ils voulaient paraître.

PARAG. II.

Si ces deux sortes de philosophes étaient divisés d'opinion sur les fantômes, ils s'accordaient dans les noms qu'ils leur donnaient, car tous les appelaient *démons*, en quoi ils étaient aussi insensés que ceux qui croient voir, en dormant, les ames des personnes mortes, et que c'est leur propre ame qu'ils voient quand ils se

regardent dans un miroir, ou enfin qui croient que les étoiles qu'on voit dans l'eau sont les ames des étoiles. D'après cette opinion ridicule, ils tombèrent dans l'erreur qui n'est pas moins absurde, lorsqu'ils crurent que ces fantômes avaient un pouvoir illimité, notion destituée de bon sens, mais ordinaire aux ignorans, qui s'imaginent que les êtres dont ils ne connaissent pas l'origine ont une puissance merveilleuse.

PARAG. III.

Cette ridicule opinion ne fut pas plutôt divulguée, que les législateurs s'en servirent pour appuyer leur autorité. Ils établirent la croyance des *esprits*, qu'ils appelèrent *religion*, espérant que la crainte que le peuple aurait de ces puissances invisibles le retiendrait dans son devoir; et, pour donner plus de poids à ce dogme, ils distinguèrent les *esprits* ou *démons* en bons ou mauvais : les uns furent destinés à exciter les hommes à observer leurs lois, les autres à les retenir, et à les empêcher de les enfreindre.

Pour savoir ce que c'est que les *démons*, il ne faut que lire les poëtes grecs et leurs histoires, sur-tout ce qu'en dit *Hésiode* dans sa *théogonie*, où il traite amplement de la génération et de l'origine des *Dieux*.

PARAG. IV.

Les *grecs* sont les premiers qui les ont inventés; de chez eux ils ont passé, par le moyen de leurs colonies, dans l'*Asie*, dans l'*Egypte* et l'*Italie*. C'est là où les *juifs*, qui étaient dispersés à *Alexandrie* et ailleurs, en ont eu connaissance. Ils s'en sont heureusement servis comme les autres peuples, mais avec cette diffé-

rence qu'ils n'ont pas nommé *démons*, comme les *grecs*, les bons et les mauvais esprits indifféremment, mais seulement les mauvais, réservant au seul bon *démon* le nom d'*esprit* de *Dieu*, et appelant *prophètes* ceux qui étaient inspirés par le bon esprit; de plus, ils regardaient comme des effets de l'esprit divin, tout ce qu'ils voyaient comme un grand bien, et comme effets du *caco-démon* ou *esprit malin*, ce qu'ils estimaient un grand mal.

PARAG. V.

Cette distinction du bien et du mal leur fit appeler *démoniaques* ceux que nous nommons *lunatiques*, *insensés*, *furieux*, *épileptiques*; comme aussi ceux qui parlaient un langage inconnu. Un homme mal-fait et mal-propre était, à leur avis, possédé d'un esprit immonde; un muet l'était d'un esprit muet. Enfin, les mots d'*esprit* et de *démon* leur devinrent si familiers, qu'ils en parlaient en toute rencontre, d'où il est clair que les *juifs* croyaient, comme les *grecs*, que les *esprits* ou *fantômes* n'étaient pas de pures chimères, ni des visions, mais des êtres réels, indépendans de l'imagination.

PARAG. VI.

De là vient que la *bible* est toute remplie de contes sur les *esprits*, les *démons*, et les *démoniaques*; mais il n'y est dit nulle part comment et quand ils furent créés, ce qui n'est guère pardonnable à *Moïse*, qui s'est, dit-on, mêlé de parler de la création du ciel et de la terre. *Jésus*, qui parle assez souvent d'*anges* et d'*esprits* bons et mauvais, ne nous dit pas non plus s'ils sont matériels ou immatériels. Cela fait voir que

tous les deux ne savaient que ce que les *grecs* en avaient appris de leurs ancêtres. Sans cela, *Jésus-Christ* ne serait pas moins blâmable de son silence que de l'obstination de refuser à tous les hommes, la grace, la foi et la piété qu'il assure leur pouvoir donner.

Mais, pour revenir aux esprits, il est certain que ces mots *démon*, *satan*, *diable*, ne sont point des noms propres qui désignent quelque individu, et qu'il n'y eut jamais que les ignorans qui y crurent, tant parmi les *grecs*, qui les inventèrent, que parmi les *juifs*, qui les adoptèrent : depuis que ces derniers furent infectés de ces idées, ils approprièrent ces noms qui signifient *ennemi*, *accusateur* et *exterminateur*, tantôt aux puissances invisibles, tantôt aux visibles, c'est-à-dire aux *gentils*, qu'ils disaient habiter le royaume de *satan*, n'y ayant qu'eux, dans leur opinion, qui habitassent celui de *Dieu*.

PARAG. VII.

Comme *Jésus-Christ* était *juif*, et par conséquent fort imbu de ces opinions, il ne faut pas s'étonner si l'on rencontre souvent dans ses évangiles et dans les écrits de ses disciples, ces mots de *diable*, de *satan*, d'*enfer*, comme si c'était quelque chose de réel ou d'effectif. Cependant, il est très-évident, comme nous l'avons déjà fait observer, qu'il n'y a rien de plus chimérique ; et, quand ce que nous avons dit ne suffirait pas pour le prouver, il ne faut que deux mots pour convaincre les opiniâtres.

Tous les chrétiens demeurent d'accord que *Dieu* est la source de toutes choses, qu'il les a créées, qu'il les conserve, et que, sans son secours, elles tombe-

raient dans le *néant* : suivant ce principe, il est certain qu'il a créé ce qu'on appelle le *diable* ou *satan*. Or, soit qu'il l'ait créé bon ou mauvais, (ce dont il ne s'agit point ici), il est incontestablement l'ouvrage du premier principe ; s'il subsiste, tout méchant qu'il est, comme on le dit, ce ne peut être que par la volonté de *Dieu*. Or, comment est-il possible de concevoir que *Dieu* conserve une créature qui, non-seulement le hait mortellement et le maudit sans cesse, mais qui s'efforce encore de lui débaucher ses amis pour avoir le plaisir de le mortifier? Comment, dis-je, est-il possible que *Dieu* laisse subsister ce *diable* pour lui faire à lui-même tout le chagrin qu'il peut, pour le détrôner s'il était en son pouvoir, et pour détourner de son service ses favoris et ses élus?

Quel est ici le but de *Dieu*, ou plutôt que veut-on nous dire en nous parlant du *diable* et de l'*enfer*?... Si *Dieu* peut tout et qu'on ne puisse rien sans lui, d'où vient que le *diable* le hait, le maudit, et lui enlève ses amis? Or, *Dieu* y consent, ou il n'y consent pas : s'il y consent, le *diable*, en le maudissant, ne fait que ce qu'il doit, puisqu'il ne peut que ce que *Dieu* veut; par conséquent, ce n'est pas le *diable*, mais *Dieu* même qui se maudit; chose absurde s'il en fût jamais ! S'il n'y consent pas, il n'est pas vrai qu'il soit tout-puissant, et par conséquent, il y a deux principes, l'un du bien et l'autre du mal, l'un qui veut une chose, l'autre qui veut le contraire. Où nous conduira ce raisonnement?... A faire avouer sans réplique que ni *Dieu*, ni le *diable*, ni le *paradis*, ni l'*enfer*, ni l'*ame* ne sont point ce que la *religion* les dépeint, et que les *théologiens*, c'est-à-dire ceux qui débitent

des fables pour des vérités, sont des gens de mauvaise foi, qui abusent de la crédulité des peuples pour leur insinuer ce qu'il leur plaît, comme si le vulgaire était absolument indigne de la vérité, ou ne dût être nourri que de chimères, dans lesquelles un homme raisonnable ne voit qu'erreurs, du néant et de la folie (1).

Depuis long-tems, le monde est infecté d'opinions ridicules ; cependant, de tout tems il s'est trouvé des esprits solides et des hommes sincères qui, malgré la persécution, se sont récriés contre les absurdités de leur siècle, comme on vient de faire dans ce petit Traité.

Ceux qui aiment la vérité, y trouveront sans doute quelque consolation ; c'est à ceux-là qu'il doit plaire, sans m'affecter du jugement de ceux à qui les préjugés tiennent lieu d'oracles infaillibles.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes et inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari.

Virg. Géorg. liv. 2, vs. 490.

A l'égard de l'homme, l'opinion d'*Ovide* semble l'emporter sur celle de nombre d'auteurs.

Prona què cum spectant animalia caetera terram ;
Os homini sublime dedit cœlumque tuerit
Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus.

---

(1) Hélas ! un DIEU si bon, qui de l'homme est le maître,
En eût été servi s'il avait voulu l'être :
Il n'avait qu'à parler, ...

ORAISON

D'un savant à l'article de la mort, s'adressant à l'Etre suprême.

Nudus, veni, dubius vixi, incertus morior, quò vadam nescio : Ens Entium, Causa Causarum, *miserere mei...*

HOMMAGE A L'ÊTRE SUPRÊME.

Examen de la vie de l'homme, testament de l'abbé de Lattaignant, *chanoine, un des plus grands chansonniers de France.*

AIR : *C'est ce qui me console.*

J'aurai bientôt quatre-vingts ans,
Je crois qu'à cet âge il est tems
De dédaigner la vie... (bis).
Et je la quitte sans regret,
En faisant gaîment mon paquet.
Bonsoir la compagnie. (bis).

***

Lorsque d'ici je partirai,
Je ne sais pas trop où j'irai ;
Mais en DIEU je me fie... (bis),
Il ne peut me mener que bien,
Aussi je n'appréhende rien.
Bonsoir la compagnie. (bis).

***

Nul mortel n'est ressuscité,
Pour nous dire la vérité
Des biens de l'autre vie : (bis).

Une profonde obscurité
Est le sort de l'humanité.
Bonsoir la compagnie. (bis).

***

J'ai goûté de tous les plaisirs,
Et j'ai perdu jusqu'aux desirs ;
A présent je m'ennuie : (bis).
Lorsque l'on n'est plus propre à rien,
On se retire et l'on fait bien.
Bonsoir la compagnie. (bis).

***

Lorsque l'on prétend tout savoir,
Depuis le matin jusqu'au soir,
On lit, on étudie : (bis).
Mais, par ma foi, le plus savant,
N'est comme moi qu'un ignorant...
Bonsoir la compagnie. (bis).

---

*Attributs de l'*Être suprême ; *sa miséricorde infinie ;* Voltaire *dans l'autre monde ; observations et découvertes ; remercîment au clergé ; invocation aux neuf sœurs.*

ODE.

Voltaire *admis à la cour céleste.*

I.

Vous qui m'inspiriez sur la terre
Et présidiez à mes écrits ;
Vous dont la brillante lumière,
Eclairait toujours mes esprits :
O Muses ! c'est vous que j'implore,
Venez m'illuminer encore.
Dans la nuit sombre du trépas,
Je veux célébrer la justice
Et la bonté du Dieu propice,
Qui daigna me tendre les bras.

II.

Hommage au Père éternel.

On me l'avait peint inflexible,
Et je l'ai trouvé sans courroux :
Il n'est jamais inaccessible
Aux cœurs soumis à ses genoux :
Ce Dieu, toujours bon, sans colère,
Ne punit ses enfans qu'en père,
Et n'a pas un trait des tyrans...
Il déteste aussi la vengeance,
N'ayant pas vécu dans la France,
Parmi les prêtres et les grands.

III.

*Bouquet à l'*Archevêque *de Paris.*

Confession de bonne foi.

Toi, dont la criminelle audace,
Osait m'annoncer les décrets
D'un Dieu qui, sans cesse fait grace,
Même à tes coupables arrêts...
Beaumont, par ce Dieu que j'atteste,
Entends l'aveu que je proteste :
Du ténébreux séjour des morts,
J'ai démasqué le fanatisme,
J'ai blâmé le christianisme,
Et je n'en ai point de remords.

IV.

Miséricorde infinie ; consolation pour les pécheurs.

Vois qui de nous deux fut un traître,
En voulant me forcer d'haïr
Un Dieu que j'ai su trop connaître,
Pour me contraindre au repentir...
Si j'ai bouleversé la morale,
Détruit les dogmes, ta cabale,
Ce Dieu ne m'a point condamné ;
Outrageant sa bonté divine,
Si j'avais suivi ta doctrine,
Il m'aurait encor pardonné.

V.

Actions de graces à l'aumônier des Incurables, chargé d'ordres du clergé pour la conversion de Voltaire.

Toi, dont la sublime éloquence,
Présumait ébranler mon cœur,
Prêche à tous la pénitence,
Et leur inspire la terreur...
Sois digne de ton ARCHEVEQUE,
Tu seras quelque jour EVEQUE,
Très-illustre et docte PRELAT,
Compte victime sur victime ;
Tu sais que c'est de crime en crime,
Qu'on parvient au CARDINALAT.

VI.

Grand vide dans le paradis.

J'AI vu ce grand MOTEUR CELESTE,
Que j'avais toujours respecté ;
Mais dans sa gloire manifeste,
Je n'ai pu voir à son côté,
Ce fils qui, par pur sacrifice,
Est mort du plus honteux supplice,
Pour nous délivrer du démon...
Je ne sais vraiment s'il respire ;
Tout ce que l'on a pu m'en dire,
C'est qu'on ignore encor son nom.

VII.

Le St.-Esprit absent du ciel.

L'AME saintement recueillie,
Exempt de superstitions,
J'allais rendre hommage à MARIE,
Pour en obtenir des pardons...
Voir ce DIEU qui la rendit mère,
Par impénétrable mystère,
L'un ni l'autre n'étaient en ces lieux :
Sur la terre ce sont des visages,
Dont on adore les images ;
Mais ils n'habitent pas les cieux.

VIII.

Personnages chers à la mémoire de l'Historiographe de France, apôtre de l'égalité, etc.

J'AI VU PAPES, rois et ministres,
Au rang de leurs derniers sujets,
Qui, dans leurs airs sombres et sinistres,
Formaient encor d'affreux projets...
J'ai vu FRERON (1), couvert d'écume,
Cousant un énorme volume,
Qu'il proposait de mettre au jour...
J'ai vu POMPADOUR, fraîche et belle,
Le bon LOUIS QUINZE auprès d'ELLE,
S'entretenir encor d'amour.

IX.

Reproches au clergé de Paris sur son défaut d'humanité, fondé sur l'esprit de vengeance.

POURQUOI m'avez-vous fait l'injure
De me bannir de vos climats? ...
Me refusant la sépulture,
Qu'on accorde à des scélérats;
Si le CIEL ainsi vous l'ordonne,
Que le CIEL aussi vous pardonne,
Comme je vous fais grace à tous;
Pour moi je n'en veux à personne:
Et le mort (2) que l'on carillonne,
N'en est pas mieux reçu chez nous.

---

(1) L'antagoniste de l'AUTEUR de la Henriade.

(2) En effet, multipliez les frais funéraires, services, OBITS, messes de REQUIEM, de BOUT-DE-L'AN et autres cérémonies, vous n'arriverez pas un quart-d'heure plutôt en PARADIS, où le riche n'est pas mieux accueilli que le pauvre. L'égalité n'admet aucunes distinctions d'âges, ni de rangs; l'étiquette bannit le cérémonial des cours, et proscrit l'abus des politesses, forcées par l'usage d'une contrainte à charge aux deux parties.

TABLEAU DE LA FRANCE

A l'époque de la révolution.

Des GRANDS (1) sans ame, un clergé fanatique,
D'affreux vautours (2) rongeant un peuple étique.
La foi, les mœurs en proie aux beaux esprits,
Du CHANCELIER (3), la tête mise à prix,
Et d'un SENAT le squelette perfide,
N'osant punir un complot parricide.
O ma patrie ! ô France ! ... Tes malheurs,
A Rome (4) même arracheront des pleurs ;
Si tu n'as une REPUBLIQUE,
Et d'épurés législateurs,
A l'exemple de l'AMERIQUE,
Pour TE délivrer d'oppresseurs,
Et de l'EMPIRE tyrannique,
D'escrocs, de brigands, de voleurs.
Tel au cabinet britannique,
L'adroit PITT, chef d'adulateurs,
Avec sa lanterne magique,
Eblouit jusqu'aux connaisseurs.
On verra tomber cette clique,
Si les francs, devenus vainqueurs
De l'esclavage trop antique,
Se montrent FIERS et PROTECTEURS

---

(1) La noblesse.

(2) Les fermiers-généraux.

(3) Par l'ancien parlement MAUPEOU.

(4) Quand on pleure à Rome, on ne rit pas dans Paris.

De leur CARMAGNOLE en musique.
Sous les noms de ROIS, d'EMPEREURS,
Combien d'iniquités, d'horreurs,
Qui, consignées dans la chronique,
Font frémir d'effroi les lecteurs !...
L'entrée d'amis dans la BELGIQUE,
Aux yeux de certains connaisseurs,
N'est-elle pas l'époque unique ?...
Et ce lien des plus flatteurs,
Soutenu d'un pacte héroïque,
Sera celui de tous les cœurs...

A BOSTON,

Sous la protection du congrès.

***

TABLE DES MATIÈRES

TRAITÉES DANS CET OUVRAGE.

CHAPITRE Ier. *De* Dieu. *Idées de la* divinité. *Consulter le bon sens et la raison ; s'élever au-dessus de cette foule d'opinions, reçues d'autorité par l'avarice, accréditées par l'ambition, et fomentées par l'hypocrisie de gens intéressés à tromper le peuple, l'abuser, et à l'entretenir dans l'ignorance, l'esclavage et la superstition.* Page . . 1.

CHAPITRE II. *Des motifs qui ont engagé les hommes à se figurer un être invisible, nommé communément* Dieu. *De l'ignorance des causes physiques, de la crainte produite par nombre d'accidens naturels, mais extraordinaires ou terribles, d'où est venue l'idée de l'existence de quelque puissance invisible, idée dont la politique, l'hypocrisie et l'imposture n'ont pas manqué de profiter. Examen de la nature de* Dieu. *Opinion des causes finales, réfutée comme contraire à l'expérience, d'après la saine physique.* Page. . . . . 7.

CHAPITRE III. *Ce que signifie le mot* religion. *Comment et pourquoi il s'en est glissé un aussi grand nombre dans le monde. Toutes religions considérées comme l'ouvrage de la politique.* Page. . . . . 18.

CHAPITRE IV. *Conduite de* Moïse *pour l'établissement de la religion judaïque.* Page. . . . . 27.

CHAPITRE V. *De la naissance de* Jésus-Christ, *de sa politique, de sa morale, et de sa réputation après sa mort. Conduite de ses disciples.* Page. . . . . 37.

10245

CHAPITRE VI. *Artifices de* Mahomet *pour fonder sa religion. Succès de cet imposteur, plus adroit et moins timide que ses prédécesseurs.* Page. . . . . 51.

CHAPITRE VII. *Vérités sensibles et évidentes. Idées de l'Etre universel. Les attributs qu'on lui donne dans toutes les religions sont pour la plupart incompatibles avec son essence. Opinion d'une vie future. L'existence des esprits combattue et réfutée.* Page. . . . . 55.

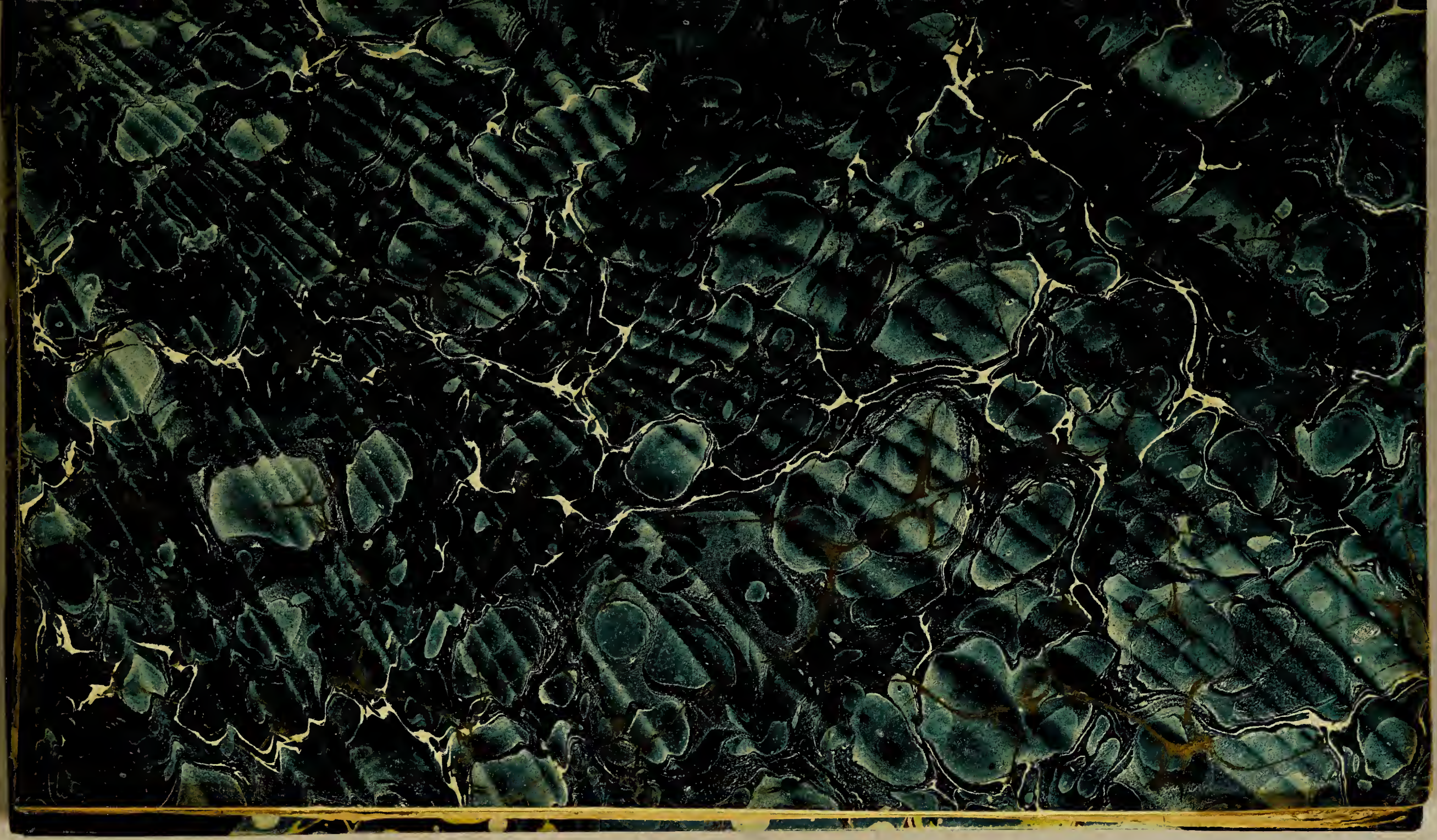
CHAPITRE VIII. *De l'*ame. *Différence d'opinions des philosophes de l'antiquité sur la nature de l'*ame. *Sentiment de* Descartes *réfuté; précis de celui de l'auteur.* Page. . . . . 59.

CHAPITRE IX. *Des esprits qu'on nomme* démons. *Origine et fausseté de l'opinion qu'on a de l'existence des bons ou mauvais esprits.* Page. . . . . 65.

*De l'*Être suprême. *Examen de la vie de l'homme. Idées tirées du testament de l'abbé de* Lattaignant, *chanoine, l'un des plus grands chansonniers de France, moins scrupuleux que ses confrères, gens d'église; juge dont l'impartialité prouve qu'il a prononcé en connaissance de cause.* Page. . . . . 71.

*Attributs de l'*Être suprême. *Invocation aux* neuf sœurs. Page. 72

Tableau de la France à l'époque de la révolution. Page. . . . . 76.

Blanchard 476 4°

E796
T766d